

126
L'HISTOIRE VÉCUE

FÉLIX CELVAL

L'OUVRAGE COMPLET
60
ILLUSTRE

LE GUIDE DE BONAPARTE



F. ROUFF. Editeur, PARIS

Le guide de Bonaparte

par Félix CELVAL

CHAPITRE PREMIER

LA TOURMENTE DE NEIGE

— Quel temps !

— Tourmente de neige.

— Au mois de Mai ?

— Tout arrive sur le Saint-Bernard. C'est la montagne la plus décevante du massif.

— Et aussi la plus dangereuse.

Le père Barnabé, le moine hôtelier du couvent qui avait la mission particulière de recevoir les voyageurs égarés dans la montagne, s'en alla sur le seuil de la porte massive pour jeter un coup d'œil au dehors.

Il avait à peine ouvert le lourd battant de chêne qu'un tourbillon de vent furieux s'engouffra par l'étroite ouverture et qu'une véritable trombe de flocons de neige parsema le sol de la vaste pièce.

— Que Dieu prenne en pitié les malheureux errants sur les pentes et dans les sentiers ! murmura le père en se signant.

Puis il referma, avec soin, la porte et se dirigea vers le cloître, où des moines passaient deux par deux pour se rendre à la chapelle.

Les cloches du couvent commençaient à tinter, selon la coutume lorsque des voyageurs étaient en péril de mort.

Les sons du bronze, se mélangeant au bruit de la tempête, formaient une symphonie lugubre qui impressionna fâcheusement un homme d'aspect énergique et au visage balafré qui se chauffait sous le manteau de l'immense cheminée de pierre dont l'auvent occupait entièrement un des côtés de la grande salle de l'hospice.

— Mort diable ! jura-t-il brutalement, quelle fâcheuse musique, mon très cher père ! Est-ce pour achever de nous mettre la mort dans l'âme que vous carillonnez de cette façon ?

Le père Barnabé ne répondit point. Il écoutait avec une attention profonde des aboiements lointains que le vent apportait.

— Silence, mon frère, murmura-t-il. Des malheureux doivent errer sous la neige. Je ne sais pas encore de quel côté, mais les chiens du monastère se chargeront de nous renseigner bientôt.

En effet, de nouveaux aboiements retentissaient de toutes parts dans le couvent. Les chiens se débattaient dans leur chenil et hurlaient à pleine gorge pour manifester leur désir d'aller à la découverte, en dépit des tourbillons de neige et porter secours au camarade lointain qui appelait à son aide.

Déjà quelques frères s'équipaient rapidement en chaussant d'énormes raquettes et en se chargeant du matériel de sauvetage. Cordes, lanternes et bâtons ferrés d'une longueur spéciale, passe-montagnes de laine épaisse, et gourde de rhum ou de kirch.

— C'est une véritable expédition polaire, proféra le voyageur en prenant à témoin un gros homme taciturne, qui sommeillait assis sur un banc de bois, placé sous le manteau même de la cheminée... Pensent-ils réussir dans leurs dangereuses recherches. La nuit arrive...

— C'est justement pour ce motif qu'ils vont se rendre sur les pentes de glace des vallées de Saint-Pierre et d'Aoste, le col doit être devenu impraticable et des accidents sont à craindre.

— Contre-temps fâcheux pour moi. Je ne peux à aucun prix demeurer bloqué dans ce monastère comme un ours dans une caverne.

Le gros homme le regarda avec un sourire singulier.

— Etes-vous donc si pressé de vous risquer dans la montagne, Monsieur?... Il y a des passages dans le col qui sont terriblement dangereux et je ne connais guère qu'un seul homme capable de s'aventurer dehors par un temps pareil...

— Un guide du Saint-Bernard, sans doute ?

— Non, un chasseur...

— De chamois ?

— Oui, et un dénicheur d'aiglons, ce qui est beaucoup plus dangereux.

Le voyageur écoutait avec une attention qui frappa son interlocuteur.

— Le mauvais temps vous a surpris dans le col sans doute, Monsieur ? Vous venez de Saint-Pierre, peut-être.

— Non, de Gênes.

Le mot fit redresser les trois têtes des voyageurs qui se chauffaient dans la cheminée monumentale.

— Mais, fit le gros homme, Gênes est assiégée depuis deux mois.

— Par l'armée autrichienne du général Mélas, ajouta un autre voyageur. L'homme à la balafre secoua affirmativement la tête.

— Le siège de Gênes tire à sa fin, dit-il. Le général Masséna, en dépit de son opiniâtre résistance, ne peut plus tenir. La population meurt de faim et les troupes se nourrissent de rats, de chiens et des balayures des greniers. L'armée autrichienne est donc à la veille d'achever entièrement la conquête de la République Cisalpine et de rétablir l'ordre en Piémont.

Il avait prononcé ces derniers mots avec une expression hautaine qui indisposa le gros homme :

— On ne peut jurer de rien, dans les temps où nous vivons, fit-il. Le Général Souvarow, il y a à peine huit ans de cela, pensait bien aussi traverser la Suisse pour envahir la France, et l'avait juré au tzar Paul Premier. Cela n'a pas empêché ce même général Masséna, le défenseur actuel de Gênes, de le battre à Zurich et de disperser sa fameuse armée, dont quelques soldats errent encore dans nos montagnes. Les Français sont des adversaires avec lesquels il ne faut jamais trop vite crier victoire!...

Le voyageur balafre se mit à rire avec dédain.

— Est-ce pour le général Bonaparte que vous dites cela ?

— Peut-être.

— Pour secourir la ville de Gênes, il lui faudrait avoir des ailes et faire passer ses troupes, ses canons et ses chevaux par-dessus les pics des Alpes. Or à moins de dissoudre les rochers avec du vinaigre, ainsi que la légende prétend que le fit Annibal, je ne vois pas très bien une armée d'invasion se risquer avec ses armes et ses bagages dans les défilés du Massif du Saint-Bernard.

Les trois hommes ne répliquèrent point.

Ils écoutaient les aboiements des chiens de l'hospice qui venaient d'être lâchés dans la campagne.

— On dirait qu'ils ont trouvé quelque chose d'anormal, s'écria tout à coup le gros homme.

Le père Barnabé venait d'allumer une énorme lanterne.

Sous la lumière, les voyageurs, en train de se réchauffer dans l'âtre, apparurent plus distinctement. Deux semblaient être des paysans, le gros homme était vêtu d'une houppelande et faisait sécher au feu un manteau. Il avait à côté de lui un gros ballot soigneusement enveloppé dans une enveloppe de toile et de cuir, munie de courroies destinées à servir de supports, quand il voulait porter son bagage sur ses épaules.

C'était un colporteur ambulante. Ses énormes souliers ferrés, ses guêtres et le passe-montagne de laine qu'il avait déposé à côté de lui, indiquaient un homme habitué aux courses dans les sentiers du Massif. Il avait entre les jambes un solide bâton ferré et lorsqu'un geste entrouvrait sa houppelande, on pouvait apercevoir la crosse d'un pistolet d'arçon qui dépassait sa ceinture de laine.

En face de lui, de l'autre côté du foyer, où brûlait un énorme tronc de sapin, l'homme au visage balafré achevait de replier, avec une minutie toute militaire, une immense cape de gros drap.

Il était revêtu d'un spencer à brandebourgs et d'un pantalon collant en peau de daim gris, qui s'enfonçait dans des bottes à la hussarde.

L'allure, les façons d'agir et de parler de cet homme indiquaient un cavalier ou un militaire. Mais un œil observateur eût également remarqué que cet individu paraissait inquiet et impatient.

Il écoutait, observait et avait l'air d'épier constamment quelqu'un, ou d'attendre quelque chose; il se levait pour arpenter la vaste salle, puis revenait devant la cheminée et formait, par ses attitudes, un contraste frappant avec les trois compagnons dont le calme paraissait inaltérable.

Au dehors, la tourmente durait toujours. Le vent avait même redoublé. Ses sifflements secouaient les vitres du monastère et s'engouffraient sous les auvents du clocher.

— Ce temps est capable de durer quarante-huit heures, s'écria l'un des paysans. Heureusement que le monastère est solide et que la Providence y habite !...

— Oui, conclut le colporteur. C'est un bon refuge et les moines sont hospitaliers, sans cela nous serions peut-être déjà roulés par le torrent.

Un cri lointain se répercuta en ce moment dans les rochers. Le père hôtelier s'empessa de grimper dans la Tour de Guet d'où il revint quelques instants après.

— Avez-vous entendu, hurler César, le chien de David Gorlaff demanda-t-il.

— Je me disais aussi, fit le colporteur, qu'il n'y avait que cette bête-là pour se faire entendre ainsi au milieu de la tempête.

— Un malheur a dû arriver, continua le père Barnabé. Heureusement que Gorlaff s'est trouvé là-bas.

— Gorlaff ? s'enquit l'homme à la balafre.

— C'est le nom du chasseur d'aiglons dont je vous parlais tout à l'heure, un drôle de corps, un peu sauvage et un peu original, mais possédant une endurance et une audace qui l'ont rendu célèbre à vingt lieues à la ronde autour du monastère.

Le son d'une trompe de montagne interrompit cet entretien. On appelait pour obtenir l'entrée de l'hospice du Saint-Bernard.

— Ah ! s'écria le père Barnabé, faites vite de la place devant le feu, Messieurs les hôtes, voici un nouveau naufragé du Saint-Bernard !

Un concert d'aboiements s'élevait devant le porche de l'hospice, dans l'immense cour, où des pères apportaient, sur des civières formées avec des branches de pin, deux formes humaines inanimées.

Derrière elles, un énorme chien de la race du Saint-Bernard, suivait,

en se retournant de temps en temps pour lever son museau intelligent vers un jeune homme de haute taille qui devait être son maître.

La cloche du couvent sonna tandis que la porte s'ouvrait pour laisser pénétrer le cortège.

Aussitôt, le père Barnabé s'empressa avec une activité étonnante pour son grand âge.

— Des matelas devant le feu, vite! des boissons chaudes et des couvertures. C'est encore vous mon bon David, qui avez sauvé ces voyageurs. Le jeune homme secoua ses vêtements couverts de neige.

Il enleva son passe-montagne et l'on put voir un visage dont la régularité des traits, complétée par l'éclat de deux yeux d'un gris d'acier, admirables, constituait un type masculin d'une beauté vraiment étonnante. Il était puissamment musclé et semblait aussi insensible au froid et à la tourmente qu'un bloc de pierre.

Il serra la main du père Barnabé; puis, désignant les deux corps étendus, il prononça d'une voix forte :

— Ce sont des soldats français, mon père.

Il enlevait en parlant les toiles jetées sur les corps étendus et aussitôt l'homme à la balafre s'écria :

— Des grenadiers velites de la garde Consulaire ?

— Hé, hé, commenta le colporteur, comment des soldats du général Bonaparte se trouvent-ils dans le massif du Grand Saint-Bernard ?

— Ils étaient à moitié ensevelis sous un amas de neige quand César les a retrouvés, expliqua le jeune montagnard. Les deux hommes avaient dû être surpris par la tourmente avant d'avoir pu s'abriter. J'ai eu la chance d'arriver à temps pour leur porter secours et les empêcher de rouler plus bas dans le torrent qui les attendait. Les frères de l'hospice et leurs chiens sont venus m'aider pour faire le reste.

— Toujours modeste! Monsieur Gorlaff, s'écria le gros colporteur, en tendant la main au jeune homme.

Celui-ci la serra cordialement et l'entraîna à l'écart.

— Samuel, que fait cet homme ici et d'où vient-il ?

Il désignait des yeux l'étranger à la balafre qui demeurait planté devant les deux militaires et semblait littéralement confondu par leur présence.

— Il vient de Gênes, a-t-il dit, monsieur Gorlaff.

— Où va-t-il ?

— Il ne nous l'a pas fait savoir. Mais il semble fort impatient de quitter le monastère. Le mauvais temps l'a retenu ici plus de temps qu'il ne le voulait. Il cherche un guide éprouvé pour continuer son chemin.

— Dans la montagne ?

— Oui !

— J'ai tout lieu de croire que c'est un Autrichien, Samuel. Quelque espion du général Mélas qui cherche à traverser la république helvétique pour aller porter des renseignements à l'armée du général Kray qui lutte en ce moment contre Moreau, sur le Rhin. Il faudra veiller, Samuel.

— Bien sûr! Monsieur Gorlaff. Mais, prenez garde également, le particulier nous observe... sans en avoir l'air...

Je l'ai bien vu, fit le jeune homme, de ton côté n'aie l'air de rien et continue à me parler; aussi malin que soit cet homme, il doit ignorer que je devine le rôle qu'il joue. Fais comme si tu me proposais une affaire.

— Compris, murmura le gros homme.

Puis donnant à sa voix son éclat le plus élevé :

— Part à deux! Monsieur Gorlaff... Si l'on vous embauche, j'ai un tiers dans les bénéfices. Topé !

— Topé! fit Gorlaff sur le même ton.

L'Autrichien s'était approché.

— Ah! s'écria Samuel, en l'apercevant... vous tombez à pic, Monsieur.



— Vous revenez de loin, mon ami... (p. 6).

Le guide David Gorlaff, auquel j'ai parlé de vous, consent à vous faire traverser les défilés de Saint-Bernard en dépit du vent et de la neige. Il sera à votre entière disposition demain matin dès que le jour sera levé. c'est une chance !

Le voyageur parut enchanté.

— Gorlaff, dit-il, j'ai entendu tous les religieux du monastère faire votre éloge, mais le sauvetage que vous venez d'accomplir est la meilleure référence. Si vous voulez donc bien me servir de guide, vous ne regretterez pas le temps que vous aurez passé avec moi. Acceptez-vous ?

— Oui, fit Gorlaff. Où allez-vous ?

— Je vous le dirai demain matin. Quand nous serons sur la route C'est une mission délicate, mais que j'espère réussir... A demain !

— A demain, fit David en s'inclinant.

Mais comme l'étranger s'éloignait, Gorlaff se penchant vers le colporteur lui dit tout bas à l'oreille.

— C'est le comte Tirpitz de Schaffaousen, qui a été l'instigateur du massacre des plénipotentiaires de Rastadt. Je sais ce qu'il est venu chercher dans le massif du Saint-Bernard, mais il n'aura pas le temps d'agir, le Premier Consul est arrivé à Saint-Pierre et ses troupes seront là demain.

CHAPITRE II

DEUX BRAVES A TROIS POILS

— Ça va mieux ? Hein ? Militaire ?

— Hum ! Hum ! Oui.

— Vous revenez de loin, mon ami... Mais le danger est passé. Buvez encore une bonne goutte de ce cordial.

Le soldat ouvrit à demi les yeux, trempa ses lèvres dans le gobelet que lui tendait le père Barnabé, puis, trouvant sans doute à son goût le contenu du récipient, il le vida en deux lampées, et, suça ensuite sa moustache en proférant d'une voix sincère :

— Fameux schick !

— L'odeur de l'alcool dut aller chatouiller les narines de son camarade qui commençait également à reprendre ses sens car il fit une grimace qui hérissa les quatre poils de chat qu'il portait sous un terrible nez aquilin et s'ébroua avec un retentissant : atchum !

— Le bonjour à vos dames, fit-il, en souriant agréablement au moins qui le frictionnait... Merci ! mon capucin ! Ça va ! Ça va ! Ce n'est pas encore aujourd'hui que les Kaiserlicks me mangeront tout cru... Bon pied ! bon œil ! Moi, Désiré Pruneau, dit Joli-Cœur, caporal grenadier de la Garde Consulaire, je dis à l'estimable société qui m'entoure : A vos bonnes santés ! Messieurs et dames !

Il avait, tout en parlant, cuilli avec prestesse, le gobelet du père Barnabé, mais il se rendit vite compte qu'il était vide.

— Aboukir ! fit-il sévèrement. Tu as tout bu !

— Par obéissance ! prononça l'autre militaire, et à seule fin de ne pas désobliger le citoyen moins qui m'offrirait la goutte. On est poli dans la Garde !

— Allons ! fit le père Barnabé, ne vous disputez pas, mes amis, il y aura du kirch pour tout le monde.

— Merci, mon capucin, reprit aimablement Joli-Cœur. Si vous buvez tous les jours un petit lait de poule de ce genre-là, je comprends que vous ayez le nez rouge.

Le père hôtelier joignit son rire à celui des assistants.

Mais cette hilarité ne fut sans doute pas du goût de l'homme à la balafre, car il demanda sans aménité :

— Vous étiez égarés dans la montagne ?

— Non ! répliqua le grenadier, avec une politesse exquise. On se promenait tous les deux, pas vrai, Aboukir ?

— Aboukir ?

— C'est mon surnom, ajouta le soldat à la forte moustache. Planchut Auguste. Arcole, Lodi, les Pyramides, Mont-Thabor, Saint-Jean d'Acre et fusil d'honneur à la bataille d'Aboukir pour un drapeau pris aux Anglais qui est en ce moment aux Invalides.

— Vous faisiez partie de l'expédition d'Egypte ?

— Un peu, mon neveu, précisa le caporal Pruneau, j'ai vu du pays depuis Mayence.

— Et nous en verrons encore, si le Premier Consul continue son petit bonhomme de chemin, ajouta le grenadier Aboukir, il nous mènera loin celui-là !

— Et vite, continua le caporal Pruneau, ainsi nous étions l'autre jour à Paris, au Luxembourg, tranquillement occupés à ne rien faire, qu'à nous promener dans le jardin en racontant aux nourrices la bataille des Pyramides, où quarante siècles nous admiraient en train d'apprendre l'escrime à la baïonnette aux mamelucks, quand on bat la générale : Rran !

— Mon vieux, que je dis à Aboukir, je te parie que le Premier Consul

va exécuter un tour de sa façon pour apprendre aux Kaiserlicks à ne pas venir lui chercher des raisons. On va rire !

— Et alors, fit Aboukir, nous défilons devant lui, au pas accéléré, une marche qui pouvait compter Fontainebleau, Auxerre, Dijon, où le général Lannes nous attendait; Dôle, Morez, Les Rousses, Lausanne et la Suisse sans avoir le temps de souffler. Ça commençait bien vous pensez !

— Parce que, continua le caporal Pruneau, le général Bonaparte n'est pas un homme à hésiter longtemps. Quand il a une idée en tête. Il sait ce qu'il veut et ce qu'il veut, il le fait.

— Pas toujours, prononça une voix dans l'ombre.

Toutes les têtes se relevèrent. Le gros colporteur Samuel qui avait reconnu l'homme à la balafre se disposait à lui répondre quand David Gorlaff s'avança résolument :

— Pourquoi dites-vous cela, Monsieur ? Le général Bonaparte n'a pas encore trouvé son maître et le général Mèlas ne pèsera pas lourd devant lui quand il voudra s'occuper de rendre aux citoyens de la République cisalpine la liberté que l'Autriche prétend leur enlever de nouveau.

— Bien dit ! citoyen montagnard, s'écria le grenadier Joli-Cœur... Laissez cet aristocrate en bottes molles baver sur le Premier Consul, les poux ne sont jamais parvenus à atteindre les aigles et le citoyen Bonaparte en est un.

Le grenadier s'était levé. Son uniforme, éclairé par le feu de la grande cheminée, attirait l'attention de tous.

Ce n'était plus l'armée en haillons qui avait fait la première Campagne d'Italie, sous le Directoire. C'était un équipement tout neuf, solide et bien ajusté. Le colporteur Samuel en fit la remarque à haute voix.

— Qui donc faisait courir le bruit que l'armée du Directoire était finie ? dit-il.

— L'armée du Directoire est peut-être finie, mais celle du Premier Consul commence ! proclama le grenadier Aboukir.

— Et nous débiterons par conquérir les Alpes et leurs glaciers, ajouta le caporal Pruneau. A vrai dire, l'avalanche, qui nous a surpris, n'était pas comprise dans le programme, mais elle n'empêchera pas le général Lannes et l'armée d'être ici demain si le vent veut bien se calmer...

— Demain ? fit l'homme balafre.

— C'est ce que nous étions chargés de venir annoncer à la garnison du monastère, continua le grenadier. Nous devons réquisitionner les victuailles nécessaires pour l'Etat-Major du Premier Consul qui a l'intention de camper dans cet endroit. Je vous préviens de cela, mon capucin, afin de vous éviter la surprise.

— Grand Dieu ! s'écria le père Barnabé, l'armée française a donc des ailes ?

— Les ailes de la victoire ! fit le grenadier Joli-Cœur, en adressant au comte Tirpitz un petit salut protecteur. Puis se tournant vers David Gorlaff qui était redevenu silencieux.

— A la vie, à la mort, citoyen, fit-il. Sans toi, nous glissions dans le ravin. Ce qui n'est pas une mort pour un militaire. Mais Pruneau et Aboukir ne sont pas des gens à oublier un homme qui leur a sauvé la vie, et le général Bonaparte sera mis au courant de cette histoire.

Le jour naissait, le vent s'était calmé tout à coup et un pâle rayon du soleil de mai caressait déjà les cimes neigeuses des montagnes environnantes. L'orage de la nuit avait cessé.

Mais la nouvelle de la nuit, apportée par les deux soldats, mettait maintenant le monastère en révolution. Les moines s'agitaient pour préparer une réception réconfortante aux troupes françaises.

David Gorlaff prit congé des deux soldats. Il avait donné sa parole au

comte Tirpitz de le conduire dans les sentiers dangereux de la montagne et il s'appretait à tenir sa promesse. Samuel le colporteur s'approcha de lui.

Les deux hommes devaient avoir un secret entre eux car ils se murmurèrent d'une voix à peine perceptible :

— Tu veilleras... Samuel.

— Oui, Monsieur David.

— Le comte Tirpitz doit avoir un but. Il ne s'est pas aventuré jusqu'ici sans raison... Peut-être sait-il qu'elles sont cachées dans la montagne ?

— Mais alors, pourquoi avoir accepté de l'accompagner, monsieur David ?

— Pour le surveiller, Samuel, afin qu'il ne découvre point la cachette où sont réfugiées Madame de Saint-Ange et sa belle-sœur Clorinde.

— Une bien jolie fille, Monsieur David, n'est-ce pas ?

— Tais-toi ! fit vivement David Gorlaff, il y a encore en ce moment dans la montagne des trainards russes qui n'ont pas pu rejoindre l'armée en déroute du général Souvarow, après sa défaite de Zurich. Ces soldats sont devenus des aventuriers dangereux et deux femmes ont tout à craindre de ces bandits.

— Même avec Oursou et César pour les défendre ?

— Oui ! Samuel... C'est pourquoi j'ai pensé à toi. Ai-je eu tort ?

— Non, proféra lentement le gros homme. Vous avez bien fait, Monsieur Gorlaff... Seulement ?

— Quoi ?

— Les troupes françaises du général Lannes doivent être déjà en déroute. C'est l'avant garde du Premier Consul. Ne craignez-vous pas que quelque patrouille en flanc garde, s'en vienne jusque chez vous pour perquisitionner. — Ce serait la meilleure des chances pour ces dames car la colonelle de Saint-Ange a été chargée par Masséna de faire parvenir un document secret au Premier Consul.

— Oui-da !

— Mais elle a été si bien traquée par les espions du général Mélas, qu'elle serait déjà internée avec sa belle-sœur dans les prisons d'Alexandrie si je ne les avais point cachées dans ma hutte et si je n'avais pas fait aussi bonne garde.

Il cessa de parler pour écouter une rumeur qui montait de la vallée.

— L'armée est en train de gravir les passes du Saint-Bernard, dit-il.

— Alors, il n'y a pas une minute à perdre, fit à côté de lui la voix du comte Tirpitz. Partons sans retard, Monsieur Gorlaff.

— A vos ordres ! fit le chasseur d'aiglons, seulement pourrai-je savoir cette fois où vous voulez aller ?

— Le plus loin possible et le plus vite possible hors des patrouilles des troupes françaises, trouvez-moi un abri dans quelque grotte où j'attendrai que le passage soit devenu libre. Un chasseur d'aiglons doit bien connaître quelque trou pour y cacher un proscrit et si vous réussissez à me tirer du guépier dans lequel j'ai eu la sottise de me laisser prendre, votre fortune est faite et je me fais fort de vous faire rendre vos biens et votre titre, Monsieur Vladimir Ladislav Gorlaff, baron de Koblinski. Si mes renseignements sont exacts...

CHAPITRE III

LE PASSAGE DU SAINT-BERNARD

David Gorlaff n'avait même pas tressailli en écoutant les dernières paroles du comte Tirpitz.

Il se contenta de prendre son bâton ferré et de faire remplir sa gourde avec le kirch du père hôtelier. Puis, enfonçant sur ses oreilles son passe-montagne de laine :

— En route! fit-il simplement, en désignant du geste le sommet lointain d'une aiguille couverte de glace. Il faudra peiner durement, je vous préviens, mais nous trouverons dans le massif de l'Aiguille Verte une caverne où personne au monde ne pourra venir vous découvrir.

Tirpitz essaya vainement de lire dans les yeux de Gorlaff une marque d'émotion quelconque.

— Est-il vraiment l'homme étonnant dont je suis chargé de surveiller les agissements, se dit-il. A-t-il vraiment donné asile à la colonelle de Saint-Ange? Ou bien n'est-il réellement qu'un véritable chasseur de chamois et d'aiglons? Je ne sais vraiment que penser. En tous cas, il faudra jouer serré avec lui. Car ce n'est pas un adversaire méprisable.

Tous les deux s'enfoncèrent dans un ravin étroit qui s'écartait de la route ordinaire et montait vers le sommet du grand Saint-Bernard.

Cette gorge, resserrée entre des murailles à pic était une véritable cheminée dans laquelle les chutes de pierres devaient être fréquentes.

Gorlaff le fit observer, par gestes, à son compagnon, en lui désignant d'énormes blocs de granit qui encombraient presque le passage. Tirpitz d'ailleurs avait hâte de parvenir sur un point de la montagne d'où il pourrait dominer le col du Saint-Bernard et observer la marche de l'armée française. Il suivit donc son guide en gardant le silence.

Gorlaff marchait d'une allure qui ne variait pas d'un centimètre à chaque enjambée, il ne donnait aucun signe d'essoufflement et paraissait insensible à la fatigue.

Son compagnon, au contraire, s'énervait, pestant contre les obstacles et trébuchant dans les pierres qui roulaient sous ses bottes.

Ils mirent plus de deux heures à graver la rampe, mais Tirpitz ne put s'empêcher de pousser un cri d'admiration en parvenant sur une plate-forme et en découvrant un panorama admirable.

La vue s'étendait à la fois sur le versant du massif du Mont-Blanc et sur celui de la vallée d'Aoste. C'était un observatoire prodigieux et à l'abri des importuns. Le soleil ne brillait pas d'un éclat trop violent, l'atmosphère lavée par l'orage de la nuit, était d'une clarté si miraculeuse que Tirpitz ne pouvait perdre aucun détail des événements qui se passaient à la fois dans le col et dans les sentiers abrupts qui sillonnaient les flancs des montagnes environnantes.

Tous les chemins, même ceux couverts de glaces accumulées par l'orage de la nuit, étaient garnis de petites silhouettes, qui ressemblaient à des fourmis rouges, bleues et même *blanches* en train de charrier des fardeaux.

— L'armée! s'écria le comte Tirpitz. L'armée de secours envoyée pour délivrer Masséna. Quelle audace! une armée sur des pentes de glace!

Il avait sorti une longue vue de son bissac, et, appuyé sur son bâton ferré, il ne se lassait point de contempler un spectacle comme on n'en rencontre rarement dans l'espace de plusieurs siècles.

C'était une file ininterrompue de mulets, chargés d'armes et de munitions, escortés par des soldats de toutes les armes qui cheminaient péniblement derrière les bêtes, glissaient, tombaient, se relevaient et reprenaient leur marche avec une obstination courageuse.

Par endroits, des chevaux gravissaient les rampes étroites.

Les groupes de soldats, pendus aux brides, les tiraient, en les empêchant de buter parmi les rocs ou de glisser sur la neige durcie.

Quelquefois une grande clameur s'élevait et montait jusqu'aux deux spectateurs.

C'était la rumeur causée par un accident; un soldat qui avait roulé sur la pente de la montagne; ou un mulet dont les pieds avaient glissés sur le bord du ravin à pic.

On entendait distinctement les cris des sous-officiers et des chefs qui commandaient, encourageaient ou exhortaient leurs hommes à prendre

garde. Des chants s'élevaient, également, coupés de jurons ou d'éclats de rire.

Mais l'interminable cortège, en dépit des remous causés par les incidents de cette marche invraisemblable ne cessait point de gravir la pente et d'avancer avec une énergie véritablement étonnante.

— Ah! les diables! proféra Tirpitz avec une rage contenue. Qui arrêtera de pareils insensés? C'est d'une audace inconcevable.



Un coup de feu éclata (p. 41).

Il reprit sa lunette et demeura encore plus stupéfait en apercevant l'artillerie qui arrivait à son tour.

Les pièces, enfermées dans des auges de bois, munies de patins de chêne ferré, tirées par des attelages de cinquante grenadiers par pièce. Vingt soldats, attelés à des cordes solides traînaient la pièce. Dix hommes, portant des leviers l'escortaient, en marchant à droite et à gauche. Les vingt autres portaient les roues, le caisson de la pièce et les fusils de leurs camarades.

Tous ces hommes obéissaient aveuglement aux commandements des canonniers et observaient le plus grand silence. L'artilleur était responsable de la manœuvre, mais exigeait l'obéissance. S'il disait : Halte! tous s'arrêtaient et demeuraient aussi immobiles que des soldats de pierre. S'il commandait : En avant! tous repartaient en tirant avec un effort identique.

Cette discipline implacable s'étendait jusqu'aux officiers qui ne devaient à aucun prix traverser les routes de neige lorsque les pièces s'y étaient engagées... De simples canonniers pouvaient refuser l'accès du chemin

même aux officiers supérieurs et Tirpitz put se rendre compte d'un conflit où un général galonné et empanaché dut reculer et se taire sur l'ordre d'un simple brigadier d'artillerie dont il gênait la manœuvre (1).

A la suite de l'interminable convoi les canons les deux hommes aperçurent montée sur un cheval blanc la mince silhouette d'un officier général autour duquel s'empressait un nombreux état-major.

— C'était Bonaparte, le Premier Consul.

— Lui! s'écria Tirpitz avec fureur. Pense-t-il donc qu'il va triompher des éléments comme des hommes?

Gorlaff demeura impassible.

Cette attitude exaspéra l'homme à la balafre qui s'écria :

— S'imaginer-t-il que je laisserai l'espionne de Masséna lui communiquer les renseignements qu'il désire? Sa présence sur le Saint-Bernard ne m'empêchera point de m'emparer d'elle.

Il avait parlé très haut, à dessin, espérant émouvoir son compagnon mais David Gorlaff parut ne pas avoir entendu.

Le comte Tirpitz, cette fois, commença à se sentir fort ébranlé par l'indifférence du chasseur d'aigles.

— En route, fit-il avec brusquerie. Ne perdons pas un temps précieux, nous ne sommes pas au bout de nos peines.

Sans mot dire, David Gorlaff hâta le pas et le précéda pour sonder avec son bâton ferré les ponts de glace et les fondrières que l'orage de la veille avait comblés d'une neige molle, dans laquelle un homme aurait pu disparaître.

Tirpitz le suivait et prenait soin de placer ses pieds dans les empreintes que David laissait sur le sol.

Ils traversèrent ainsi un champ de glace, puis s'engagèrent dans un glacier où d'énormes seracs de glace menaçaient de les écraser de leur masse effrayante.

Une muraille à pic, comme une falaise bornait un côté de l'horizon.

— C'est là! prononça laconiquement Gorlaff.

L'homme à la balafre aperçut au flanc du rocher une excavation noire qui paraissait s'enfoncer profondément dans la montagne.

— Vous y serez en sûreté, Monsieur, lui dit le jeune homme. Il y a de la paille dans un coin bien abrité et des provisions qui me servent quand je viens passer la nuit à cet endroit pour être, à l'aube, sur les pics où sont les aires des aigles que je chasse.

Personne au monde ne vous dérangera pendant le passage des troupes françaises et je viendrai vous avertir lorsque le col du Grand Saint-Bernard n'appartiendra plus à l'armée du Premier Consul.

— Merci, fit brièvement Tirpitz et au revoir, n'est-ce pas?

— Bien entendu, Monsieur, la parole d'un guide est sacrée.

Les deux hommes se séparèrent.

Mais comme David Gorlaff côtoyait les bords d'une crevasse Tirpitz leva brusquement la main et un coup de feu éclata.

Un cri humain, cri d'angoisse, désespéré, lui succéda. Le corps du chasseur d'aigles, étendu sur le bord glissant de la crevasse suivait la pente dangereuse, entraîné par son poids et laissant sur la glace des traces sanglantes.

Tirpitz le vit faire des efforts désespérés pour résister à l'attraction de l'abîme, mais la blessure qu'il avait reçue le paralysait, et il disparut dans le gouffre béant.

(1) L'incident en question fut causé par le général Chambarlhac, officier d'ailleurs incapable et dont la conduite à la bataille de Marengo fut si odieuse que ses soldats le lapidèrent.

— Niais ! proféra l'Autrichien. Croyais-tu donc que j'ignorais ton dessein... Tu pensais m'écarter de ton chemin pour pouvoir ensuite conduire la colonelle de Saint-Ange et sa belle-sœur à Bonaparte. Mais j'avais lu dans ton jeu et je te surveillais depuis trop longtemps pour te laisser faire. Adieu Gorlaff ! beau chasseur ! C'est moi qui vais maintenant arrêter tes belles protégées et les conduire dans un endroit où elles pourront réfléchir aux inconvénients de lutter avec la police de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche.

Il se penchait sur l'abîme pour tâcher d'apercevoir sa victime, quand un bruit d'ailes formidables le força à reculer au plus vite.

Deux aigles royaux de grande taille venaient de surgir hors du gouffre et s'envolaient avec fracas. Leur essor avait été tellement spontané que Tirpitz avait failli glisser et suivre Gorlaff dans sa chute.

— Diable ! maugréa-t-il avec une émotion fort excusable, les aigles du Grand Saint-Bernard auraient-ils eu l'intention de venger Gorlaff ? Mieux vaut ne pas insister et quitter cet endroit au plus vite.

Car il y a encore beaucoup de chemin à faire pour aller au fort de Bard avant l'arrivée de Bonaparte.

CHAPITRE IV

BONAPARTE AU MONASTÈRE

— Mon capucin ! Faites excuses ! le citoyen Premier Consul vous prie de venir lui parler.

Le caporal Pruneau, dit Joli-Cœur, s'adressait, de la porte, au révérend père hôtelier qui, en dépit de sa corpulence, voltigeait comme un papillon à travers les cloîtres et les couloirs de l'hospice, complètement affolé par l'invasion de l'armée française qui venait d'occuper le couvent.

C'était un spectacle tellement différent de la paisible quiétude des pères et des frères, se rendant aux offices ou vaquant à leurs occupations quotidiennes, que l'excellent père Barnabé était bien excusable de perdre un peu la tête au milieu du tumulte formé par les quatre cents grenadiers de la Garde Consulaire qui s'installaient dans les grandes salles.

Presque toutes les cellules disponibles avaient été mises à la disposition des officiers et des généraux. Le général Lannes et le général Victor s'étaient jetés en arrivant sur le matelas assez mince que la règle monastique accordait aux moines et dormaient déjà comme des gens qui profitent du moindre laps de temps pour se reposer, avant d'affronter des fatigues nouvelles. Tous deux avaient fait placer un factionnaire à leur porte afin de ne pas être dérangés.

Dans l'immense cour du monastère, les pièces de canons, dans leurs auges de chêne massif, attendaient, rangées en lignes compactes, le moment de reprendre leur route sur le versant escarpé de la vallée d'Aoste.

Presque toutes étaient encore à moitié couvertes d'une neige fine que le soleil de mai ne parvenait point à faire fondre. Des artilleurs, enveloppés dans leurs lourds manteaux de drap relevés jusque par-dessus leurs oreilles, reillaient en se chauffant à des brasiers de troncs de sapin qui flambaient en pétillant et produisaient une lueur intense.

On apercevait plus loin les mulets de bat que des cavaliers bouchonnaient et soignaient avec toutes les précautions nécessaires.

Les pauvres bêtes avaient fourni un dur labeur, et quelques-unes portaient, sur leur échine, des écorchures que les vétérinaires de l'armée pansaient en gourmandant les conducteurs qu'ils accusaient de négligence.

Les moines passaient et repassaient parmi les files de soldats, auxquels ils distribuaient du pain, du fromage de gruyère et un seau de vin pour douze hommes.

Ceux-ci les accueillèrent avec un enthousiasme un peu bruyant, mais sincère. Ils acclamaient les capucins et les interpellaient en les invitant à les accompagner en Italie, où le citoyen Premier Consul allait leur procurer la gloire et toutes les satisfactions qu'elle offre *aux fils de Bellone!*

Ce langage, un peu ampoulé, amusait les moines. Ils comparaient les soldats de Bonaparte aux cosaques des troupes de Souvarow dont quelques détachements avaient remonté le col du Saint-Bernard quelques mois auparavant; et les bons pères s'accordaient à dire que les Français possédaient un entrain, une gaieté et une ardeur combattive supérieures.

Le tambour maître « Pavillon » dont la stature de géant dominait toute la clique des fifres et des tambours de la Garde Consulaire donnait à ses hommes des renseignements en montrant le panorama des plaines de Lombardie que l'on apercevait de très loin quand le soleil de mai perceait les brumes.

— Nous sommes déjà passés par là, il n'y a pas bien longtemps, disait-il... J'étais déjà en tête du régiment et je n'oublierai jamais l'entrée que nous fîmes à Mantoue, au milieu de la stupeur des bourgeois qui nous regardaient avec une figure à manger de la tarte, subséquente à la vétusté de nos uniformes.

Car je n'avais aux deux pieds qu'une seule botte que je plaçais tantôt à droite, tantôt à gauche, pour ne pas offenser celui de mes pieds qui restait nu. Vu la chose que j'avais laissé une de mes chaussures dans les marais d'Arcole et que la pénurie des magasins d'habillement n'avait pas permis de remplacer cet objet, cependant bien nécessaire.

Mais cela n'empêchait point les particulières de jeter sur moi des regards admiratifs et flatteurs, pas plus que cela n'empêchait nos tambours de raboter leurs peaux d'âne avec la satisfaction légitime à des tapins abreuvés de gloire.

Il finit sa période en avalant du kirchewasser dont le père Barnabé venait de remplir sa gourde.

— Ça réchauffe! conclut-il et ce n'est pas de trop au milieu des neiges éternelles de cette garnison. Il fait diablement froid ici.

Il montrait les petits tambours et les fifres de la demi-brigade qui battaient la semelle dans la neige, lorsqu'une voix, plutôt ironique, l'empêcha de commencer un nouveau discours.

— Pour l'orsse! Citoyen tambour maître, je me demande quelles eussent été vos impressions si vous eussiez séjourné, comme moi, dans une avalanche de neige qui m'avait submergé de telle façon que je ressemblais à un radis, piqué dans une plate-bande?

Et qu'il a fallu me dégeler devant le feu de la plus grande cheminée du couvent avec mon camarade Aboukir. N'est-ce pas mon frère capucin?

— Oui! balbutia ce dernier.

— Foi de Pruneau, dit Joli-Cœur, continua le caporal, j'aurais fini par casser ma pipe dans cette giboulée, si un champion de montagnard n'était pas survenu en temps opportun pour obtempérer à mes appels avec son chien qui m'a retenu par ma giberne au moment où je glissais dans un précipice effroyable.

Il parut satisfait de l'effet qu'il avait produit et ajouta en souriant avec complaisance.

— Quand j'ai dit cela au citoyen Premier Consul il m'a pincé l'oreille en m'appelant : vieux dur à cuire!... et puis il m'a également chargé de vous prier de passer dans son appartement, mon capucin, à seule fin de lui fournir des renseignements sur des choses qu'il n'a pas jugé utile de me dire.

Le père Barnabé s'affola.

— Je ne suis qu'un moine très ignorant et de bien peu d'importance et je crains bien de ne pouvoir être utile à votre général en chef.

— En tous cas, il a besoin de vous, fit le caporal Joli-Cœur.

— Ensuite, ajouta le tambour-major Pavillon, on ne discute pas avec le général Bonaparte. Rompez si j'ai un conseil à vous donner, citoyen moine et prenez le pas de charge... Ouste !

— Ouste ! répéta le caporal Joli-Cœur, ne faites pas attendre le Général.

Effaré, le père Barnabé s'en alla timidement frapper à la porte de la cellule de l'abbé que ce dernier avait offerte au Premier Consul.

— Entrer ! tonitrua une voix de stentor.

Plus mort que vif, le père Barnabé ouvrit la porte et pénétra dans la pièce en s'inclinant jusqu'à terre. Ce n'était pas le Premier Consul qui avait répondu, c'était le général Lannes que l'on avait réveillé par ordre du grand chef et qui paraissait de fort méchante humeur.

— C'est de la folie ! clamait-il, je ne suis pas un homme à reculer, mais je veux savoir où je vais et je n'engagerai pas mon avant-garde dans un défilé avant d'avoir un guide pour m'indiquer les passages dangereux. Je ne veux pas m'exposer mon artillerie et mes chevaux dans quelque fondrière de neige.

Le père Barnabé s'était collé à la muraille et se faisait tout petit.

Mais il regardait avec une sorte d'admiration un homme jeune au teint très pâle et aux longs cheveux très noirs qui n'avait pas cessé de consulter une carte tandis que Lannes discutait.

Brusquement, il releva la tête et le père Barnabé aperçut un visage aux traits fins, à la bouche volontaire et aux yeux doués d'un tel pouvoir magnétique qu'il baissa les siens, intimidé par la puissance d'un tel regard.

— Tu as fini de grogner, grognard ? demanda-t-il au général Lannes... Viens ici et regarde cette carte.

— Voici le Piémont et la Lombardie... L'armée autrichienne est là.. Mélas s'attarde au siège de Gênes qui n'a pas encore capitulé.

— Affaire de temps.

— Qu'importe ce qui se produira quand je serai arrivé au but que je poursuis... Il n'y a qu'une tactique, prévenir, surprendre et attaquer... Je veux déborder l'armée autrichienne en coupant sa ligne de retraite... On ignore que nous sommes ici, comme des aigles sur un rocher et prêts à fondre dans la plaine. La surprise sera foudroyante, personne ne s'est hasardé encore à franchir les Alpes d'une façon aussi rapide. On pense que nous chercherons à débloquer Gênes et Masséna, en passant par la Provence. Nous arriverons comme un orage qui viendra s'abattre sur la plaine en gagnant de vitesse les armées de l'empereur François.

— Si la nature et les éléments ne viennent pas contrarier ces projets. A quoi nous servira ton audace si nous ne parvenons pas à descendre ?

— Nous descendrons, affirma Bonaparte. Rien n'est impossible à des hommes comme toi, comme Desaix et comme Victor s'ils ont confiance dans leur étoile et dans leurs troupes.

Le général Lannes s'était penché à son tour sur la carte.

— C'est la manœuvre de Lodi exécutée sur l'autre rive du Pô. Il faut empêcher les troupes de Mélas de nous tourner et d'occuper la Lombardie, le siège de Gênes les a concentrés au sud d'Alexandrie. Si nous les surprenons par derrière ils sont fichus.

— Comme tu le dis si catégoriquement, fit en riant le Premier Consul.

Il avait remarqué le père Barnabé auquel il fit signe d'approcher.

— Mon révérend père, n'ayez pas peur, je ne suis pas un ogre ni un aventurier, vous êtes le père hôtelier du couvent ?

— Oui, Excellence, murmura le moine. Le père Barnabé, Excellence.

— Dites Général ! simplement, votre emploi n'est pas une sinécure, il vous faut aller et venir pour les intérêts de l'hospice.

— Il faut vivre, n'est-ce pas, mon général. L'homme ne se nourrit pas seulement de la parole de Dieu.

— Oui, précisa le Premier Consul, il y a dans les couvents ceux qui chantent les louanges de Dieu en demeurant à la chapelle, et ceux qui courent dans la montagne pour permettre aux chanteurs de chanter sans faire autre chose. Vous n'avez pas choisi la meilleure part, mon révérend père.

— J'ai obéi, fit le vieux moine, il y a dans les monastères une discipline comme il y en a dans les armées.

Le Premier Consul se mit à rire.

— Bien répondu ! mon révérend, vous ne pouviez pas mieux convaincre un militaire, et le général Lannes, qui ne plaisante pas avec la consigne, est tout à fait de notre avis.

Lannes, en effet, considérait le père Barnabé avec une certaine bienveillance.

— Vous connaissez bien la montagne, sans doute, mon révérend ?

— J'y suis né, monsieur le Général.

— C'est une raison, en effet ; toutefois, si vous ne sortez pas souvent de votre monastère, les environs ne vous sont peut-être pas très familiers. Connaissez-vous les défilés qui descendent presque à pic sur le val d'Aoste ?

— Je ne me suis pas rendu en Piémont depuis quarante ans, monsieur le Général.

— Alors, fit Bonaparte, il vaut mieux ne point faire appel à vos souvenirs.

Il avait pris dans la poche de son gilet de peau une pincée de tabac en poudre, qu'il huma avec satisfaction.

— Mais, reprit-il, un grognard de ma Garde Consulaire m'a affirmé qu'il y avait hier au couvent un montagnard que chacun considérait comme le guide le plus étonnant de tout le massif depuis le Mont-Blanc jusqu'au Saint-Gothard.

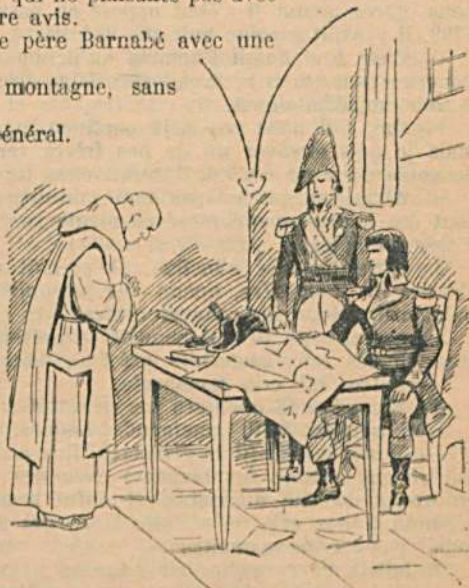
Le moine réfléchit un instant.

Puis relevant son capuchon de bure qu'il avait rabattu sur son visage :

— S'il s'agit de David Gorlaff, votre grenadier a eu raison. C'est en effet le plus intrépide des chasseurs de chamois de la région et je crois qu'il serait capable d'aller chercher un nid d'aigles au sommet de l'aiguille verte qui est pourtant réputée comme inaccessible.

Alors, comme Bonaparte et Lannes l'écoutaient avec attention, il donna sur le montagnard des renseignements assez romanesques.

Gorlaff s'était établi dans le massif du Saint-Bernard il y avait à peu près cinq ans. On le prétendait proscrit. Il n'était pas de nationalité suisse. Des gens assuraient qu'il avait fui son pays natal, la Pologne, où il avait été compromis, avec beaucoup d'autres gentilhommes, dans l'insurrection de Kosciusko. Mais ce n'étaient que des on-dit, car David Gorlaff était un gaïçon taciturne qui vivait comme un ermite dans une hutte de troncs d'arbres et dans un des coins les plus sauvages du massif du Grand Saint-Bernard.



— Quelle triste chose que la guerre !
murmurait-il (p. 46).

Il n'avait comme amis qu'un chien colossal de la même race que les dogues du monastère et un ours brun qu'il avait élevé et qui lui obéissait comme son chien.

Mais à part ces deux êtres vivants et un colporteur du Valais qui répondait au nom de Samuel, le chasseur ne liait connaissance avec personne et n'aimait pas à être dérangé dans sa solitude.

Il apparaissait, cependant, chaque fois qu'un sauvetage dans la montagne exigeait la présence d'un homme agile et intrépide, il avait accompli des exploits qui lui avaient procuré une célébrité qui s'étendait jusqu'à Zurich et des bergers prétendaient que le général Masséna avait eu recours à ses bons offices quand il s'était opposé au passage de l'armée de Souvaroff, en 1799, il y avait à peine huit ans de cela.

— C'est tout à fait l'homme qu'il nous faut, s'écria le Premier Consul. Pourriez-vous, mon révérend père faire dire à ce David Gorlaff que je veux le voir immédiatement.

— Oui, s'il n'est pas déjà parti en expédition, déclara le vieux moine, mais je puis envoyer un de nos frères vers sa cabane pour lui faire part de votre désir au cas où il serait chez lui.

— Alors, ne perdez pas une minute, mon révérend, car les minutes sont des heures quand les événements se précipitent et qu'il est nécessaire d'agir en hâte.

Le père Barnabé s'inclina. Il prenait congé pour se diriger vers les cellules du monastère, quand une patrouille qui venait de faire une reconnaissance autour du couvent arriva.

Le sergent qui la commandait se présenta à l'officier de garde. Il avait recueilli des renseignements précieux pour le général en chef.

— Entre, lui cria Bonaparte.

Le grenadier fit quelques pas en avant et présenta les armes.

— Pose ton fusil, commanda Lannes, et approche-toi. Qu'y a-t-il ?

— Mon général, fit le grognard, il y a dans les environs des particuliers qui rôdent autour des bivouacs avec des intentions trop curieuses. Nous en avons déniché un qui s'est enfui beaucoup trop vite et qui n'a pas répondu à nos cris de « Halte », ce qui prouve péremptoirement qu'il ne tenait pas à nous connaître.

Il fallait tirer dessus, fit Lannes.

— Oui, mon général, nous avons même exécuté sur lui un feu de file qui l'a fait courir encore plus vite.

— Maladroits.

— Mon général, fit le sergent, après une étape comme celle d'aujourd'hui, au milieu des neiges, le coup d'œil manque de netteté et les doigts sont engourdis, il faut être juste.

Le Premier Consul réfléchissait.

— J'ai su, fit-il lentement, j'ai su par des rapports spéciaux que des soldats de Souvaroff errent encore dans les montagnes du Valais, où ils vivent comme de véritables bandits en rançonnant les voyageurs isolés. Il doit y avoir autour de l'armée des individus de ce genre, il faudra veiller particulièrement sur les vivres et les munitions et ne pas hésiter, le cas échéant, à fusiller séance tenante quelques-uns de ces rôdeurs.

Le père Barnabé avait joint les mains dans un geste de prière.

— Quelle triste chose que la guerre ! murmura-t-il et comment peut-on se massacrer avec une telle désinvolture. C'est effrayant ! effrayant !

— Aussi, ajouta le Premier Consul qui l'avait entendu, vais-je donner une escorte à votre messager afin qu'il ne lui arrive point de malheur en allant quérir Gorlaff. Quatre grenadiers et un caporal ne seront pas du luxe pour le défendre. Faites le nécessaire, mon révérend, le général Lannes lui-même va vous choisir les cinq gaillards qu'il faut pour cette expédition urgente.

CHAPITRE V

LA COLONELLE DE SAINT-ANGE

— Silence dans les rangs et ouvrons l'œil, commanda le caporal Joli-Cœur. Soyez circonspects et intelligents et marchez sans bruit comme le citoyen capucin que nous avons l'avantage d'escorter. Est-ce compris ?

— Oui ! proféra dans son énorme moustache le grenadier Aboukir, mais ces recommandations sont superflues avec des anciens qui connaissent la guerre.

Joli-Cœur fit une grimace qui prétendait être un sourire.

— Le citoyen moine est plus innocent qu'un conscrit qui viendrait de naître. Son seul mérite est de ne pas éveiller l'attention en bousculant les cailloux du chemin. Mais vu la circonstance atténuante qu'il marche pieds nus, cette allure, vraiment silencieuse, n'est pas du tout extraordinaire.

La petite troupe allait d'un bon pas vers un plateau assez élevé qui dominait le couvent ainsi que les grands versants de la montagne descendant en pentes vertigineuses vers les gorges de la vallée d'Aoste.

Le moine hâta le pas, car la température fraîchissait, malgré le soleil couchant dont les rayons incendiaient les rocs qui parsemaient le sol sur lequel des coins de neige persistaient encore.

Ils avaient dépassé la région des grands arbres et les yeux ne pouvaient se reposer que sur quelques massifs d'arbustes ou sur les courtes herbes des pâturages que la neige avait épargnés.

Le silence régnait autour d'eux.

C'est-à-dire que l'on percevait seulement le bruit continu des petits torrents coulant dans toutes les crevasses des rochers, et, parfois le grondement sourd d'un glacier voisin dont le fracas augmentait encore la mélancolie du paysage.

— Buvons la goutte ! proposa tout à coup le caporal Pruneau, l'endroit est plutôt peu folâtre et j'ai dans l'idée que le particulier qui nous a sauvé la vie ne doit pas rire tous les jours dans ce paysage lamentable.

Il avait à peine achevé sa phrase qu'un cri de femme, une clameur déchirante s'éleva au loin, derrière un énorme bloc de granit.

— A l'aide ! Au secours ! A nous ! répéta une seconde voix féminine.

Les cinq hommes se précipitèrent au pas de course vers le point de l'horizon où ils avaient cru entendre les cris.

Le moine les suivit courageusement.

— C'est de la hutte de David Gorlaff que sont partis ces appels, s'écriait-il. Que se passe-t-il donc là-bas ?

— Il faut le savoir, mon capucin, déclara le caporal Joli-Cœur. Je présume que les particulières qui ont appelé à leur secours avaient des raisons pour le faire mais nous allons les secourir.

Ils ne tardèrent pas à arriver devant une cabane grossière, assez vaste, que d'énormes troncs d'arbres, formant enclos, protégeaient contre les vents du nord.

Les cinq grenadiers s'étaient dispersés de façon à cerner la hutte. Ils avaient placé leurs baïonnettes à leurs fusils et l'œil au guet, le doigt sur la détente de leur arme, ils s'avançaient avec la prudence des vieux soldats qui savent opérer une attaque.

Le moine était demeuré immobile, mais il observait l'entrée de la hutte et serrait vigoureusement son bâton de montagne qui constituait une arme redoutable dans la main d'un homme résolu.

Cependant, on n'entendait aucun bruit. Cela intrigua le grenadier Aboukir, qui se précipita dans l'enclos en tenant son arme toute prête à tirer.

Il en sortit aussitôt en criant :

— Ah les misérables ! Ah les cosaques ! Ah les Kaiserlicks de malheur ! Ces bandits ne nous ont pas attendus pour déguerpir après avoir assassiné un homme, un ours et une femme.

En effet, une scène atroce avait dû se dérouler dans la hutte de David Gorlaff car le mobilier grossier était brisé et un désordre inexprimable régnait dans la pièce.

Sur le sol, le corps d'un homme corpulent gisait atteint d'une blessure au crâne.

On voyait qu'il s'était battu comme un forcené comme le témoignaient ses vêtements en lambeau.

Un pistolet déchargé avait roulé à terre.

Et, dans une autre pièce, le cadavre d'un ours brun, couché sur un tapis grossier, semblait vouloir encore protéger une jeune femme évanouie, et à moitié cachée dans l'épaisse fourrure du pauvre animal.

Les soldats et le moine s'empresaient de porter secours aux malheureux.

L'homme était fort mal en point et respirait à peine. Le moine en l'apercevant poussa un cri :

— Samuel, le colporteur ! l'ami de David Gorlaff !

— Je reconnais ce particulier-là, fit le caporal Joli-Cœur, c'est une physionomie plutôt sympathique ; que penses-tu de cela, Aboukir ?

Le grenadier réfléchissait.

— Je pense, dit-il, que j'ai entendu le citoyen Gorlaff dire au nommé Samuel que voici, de surveiller sa demeure et sans doute, subséquemment, la particulière qui est étendue dans la chambre à côté et qu'il avait probablement des raisons de protéger comme les événements viennent d'en faire la preuve.

— Nous sommes arrivés trop tardivement, précisa le caporal, les brigands se sont enfuis en apercevant de loin nos uniformes... Mais pourquoi ont-ils attaqué cette misérable cabane dans laquelle rien ne pouvait tenter leur cupidité ?

— Je crois que la belle particulière est en train de revenir à la vie, s'écria tout à coup un des grenadiers. Joli-Cœur s'empresna de frotter les tempes de la jeune femme avec le kirch de sa gourde et d'humecter ses lèvres de quelques gouttes du même cordial.

Une plainte désespérée fut le premier indice pour indiquer que la malheureuse reprenait ses sens.

— Clorinde, Clorinde, ma sœur !... Oh ! les lâches ! Où l'emportent-ils ? Au secours ! proféra-t-elle en se tordant les mains. Oh ! David, vous arriverez trop tard... trop tard !

Elle ouvrit d'immenses yeux éperdus et s'efforçait de regarder au loin pour apercevoir encore celle qu'elle appelait.

Tout à coup, les uniformes des cinq grenadiers frappèrent ses regards.

— Garde Consulaire ? murmura-t-elle. Ce n'est pas une vision ?

— Non, s'empresna de dire le caporal Joli-Cœur. Nous sommes vivants, en chair et en os et entièrement au service de la beauté dont vous êtes un exemplaire particulièrement remarquable.

Il faisait des grâces et s'efforçait de friser les quatre poils de sa moustache de chat, sans s'apercevoir que la jeune femme venait de se précipiter sur le corps de Samuel et déchirait son mouchoir pour étancher le sang qui coulait de son front blessé.

— Samuel, proféra-t-elle, Samuel, l'infâme Tirpitz s'est enfui en enlevant ma belle-sœur... Il n'a pas eu le temps de m'arracher la lettre du général Masséna, mais il m'a crié qu'il se vengerait sur Clorinde qui constituerait un otage précieux dans les prisons du fort de Bard. Mon Dieu ! pourquoi David s'est-il éloigné de sa demeure et pourquoi n'est-il pas revenu ?

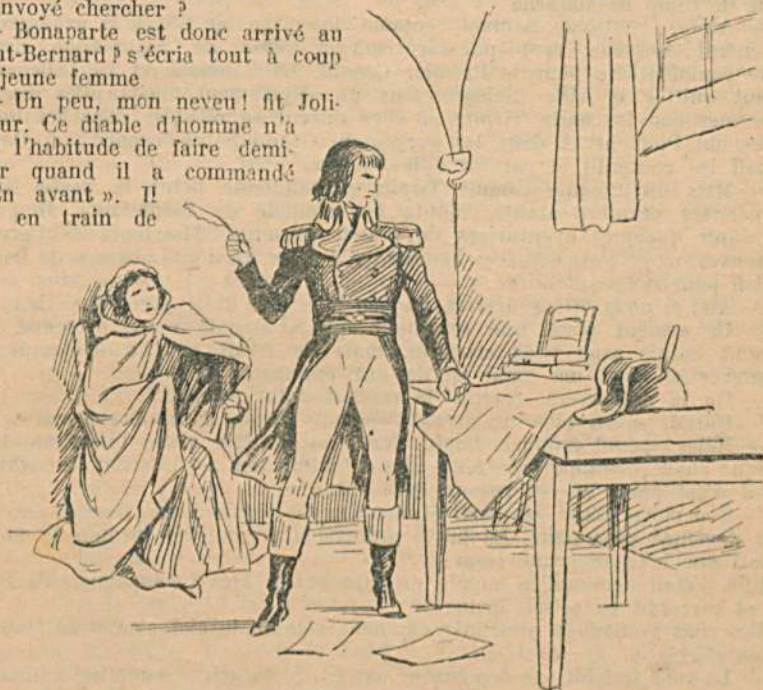
Elle avait caché son visage dans ses deux mains et pleurait avec des sanglots convulsifs.

— Ça me chavire de voir se désoler ainsi une personne du sexe aussi agréable, fit le grenadier Aboukir. Je crois qu'il serait préférable de faire un brancard avec nos fusils pour rapporter au monastère le gros citoyen assassiné et par la même occasion la jeune dame qui ne peut demeurer ici exposé à de nouvelles vicissitudes.

— Mais que dirons-nous au général Bonaparte s'il nous demande ce qu'est devenu le guide qu'il nous a envoyé chercher ?

— Bonaparte est donc arrivé au Saint-Bernard ? s'écria tout à coup la jeune femme.

— Un peu, mon neveu ! fit Joli-Cœur. Ce diable d'homme n'a pas l'habitude de faire demi-tour quand il a commandé « En avant ». Il est en train de



La jeune femme le vit jeter violemment sur la table une plume d'oie... (p. 21).

faire reposer l'armée, avant de lui faire exécuter une nouvelle étape qui la conduira à la victoire.

— *La victoire est à nous !* fredonna Aboukir sur un refrain populaire de l'époque.

Pendant qu'il parlait de la sorte, les grenadiers et le moine étaient parvenus à ranimer le colporteur Samuel qui put prononcer quelques mots :

C'étaient des trainards égarés de l'ancienne armée de Souvarow qui avaient attaqué la cabane dans laquelle David Gorlaff avait recueilli la colonelle de Saint-Ange et sa sœur.

— Une colonelle ! fit Joli-Cœur en saluant militairement la jeune femme.

— Alors, c'est avec un nouveau plaisir que nous escorterons citoyenne, ajouta le grenadier Aboukir. Samuel reprenait des forces, il put expliquer qu'il était à la cabane du chasseur d'aigles parce que Gorlaff craignait quelque trahison de la part d'un espion de l'empereur d'Autriche.

— Un espion! grogna Aboukir en faisant résonner d'une tape vigoureuse la crosse de son fusil.

— Oui. Le comte Tirpitz de Schaffaousen, continua la jeune femme, Gorlaff nous avait soustraites, ma belle-sœur et moi, à ses recherches, car il nous poursuivait depuis longtemps. Je l'avais signalé au général Masséna comme étant l'instigateur du massacre des plénipotentiaires, à Rastadt, mais il a pu échapper aux représailles des Français. Il a voulu se venger de moi en me faisant incarcérer dans les prisons de Vérone, mais j'ai pu me réfugier à Gènes et y retrouver mon mari, le colonel de Saint-Ange, l'aide de camp de Masséna.

— Alors, continua Samuel, comme le siège de Gènes se prolongeait le général Masséna crut pouvoir charger Mme de Saint-Ange d'une lettre confidentielle pour le Premier Consul. La Colonelle et sa belle-sœur purent quitter la ville assiégée sous un déguisement, mais elles furent reconnues par le comte Tirpitz et elles durent se réfugier dans les montagnes du Piémont et dans les gorges du Grand Saint-Bernard, où David Gorlaff les recueillit et parvint à les cacher.

— Mais un homme comme Tirpitz n'abandonne point la partie sans risquer ses derniers atouts, ajouta la colonelle de Saint-Ange. Il avait pu réunir quelques aventuriers de grands chemins, déserteurs de l'armée de Souvarow, et c'est avec ces bandits qu'il a profité d'une absence de David Gorlaff pour nous assaillir.

— Ah! si nous étions arrivés un peu plus tôt! fit le grenadier Aboukir.

— Ils avaient placé une sentinelle qui a signalé votre présence. Ils se sont enfuis sans vous attendre, mais ils n'ont pas eu le temps de m'enlever et c'est ma sœur qu'ils ont emmenée.

— On la retrouvera, certifia le caporal Joli-Cœur.

— Gorlaff saura bien découvrir l'endroit où ils l'auront emmenée.

— Hélas! gémit Samuel, David Gorlaff a du être attiré lui-même dans quelque chausse-trappe préparée à son intention par cet infernal Autrichien, car il n'est point encore revenu à sa cabanne.

— Son chien César est parti à sa recherche, fit la jeune femme. Ourson était demeuré avec nous. Le brave animal m'a défendue jusqu'à la mort. C'était une bête au grand cœur.

Elle s'était agenouillée auprès du cadavre du brave compagnon de Gorlaff et caressait sa toison brune.

Les cinq grenadiers s'inclinèrent, mais comme le ciel s'assombrissait le moine s'écria :

— Le vent fraîchit, ne demeurons pas ici. Si la neige se mettait à tomber nous serions bloqués dans cette hutte. Parlons !

— En avant! commanda Joli-Cœur.

La petite troupe se mit en marche. Samuel, porté par les quatre grenadiers et la Colonelle s'appuyant au bras de Joli-Cœur, tout fier d'avoir été choisi pour aider cette particulière éminente.

Le moine servait de guide et d'éclaireur.

Ils furent accueillis au couvent avec de grandes démonstrations d'intérêt que les deux amis Aboukir et Pruneau augmentèrent par les récits de leur imagination grandiloquente.

Le Premier Consul vint lui-même saluer la colonelle de Saint-Ange.

Celle-ci lui remit aussitôt les documents que le général Masséna lui adressait par son intermédiaire.

— Citoyenne! déclara Bonaparte, vous êtes la digne compagne d'un homme que Masséna estime si particulièrement que je l'attacherai à mon état-major dès que nous aurons terminé cette campagne. Que puis-je faire pour vous témoigner ma gratitude, en quoi puis-je vous servir ?

— En faisant fouiller le massif du Saint-Bernard pour retrouver ma belle-sœur, que les misérables qui nous ont attaquées ont prise pour moi

et enlevée la première, répondit la colonelle de Saint-Ange. Il y a aussi le jeune guide qui nous avait donné asile et que le comte Tirpitz a entraîné dans la montagne. Son nom a dû parvenir jusqu'à vous, Citoyen Consul, il se nommait David Gorlaïff.

— Oui, en effet, s'écria vivement Bonaparte. Qu'est-il devenu ?

— Il n'a point reparu et j'ai peur que Tirpitz ne l'ait attiré dans quelque embuscade pour se débarrasser de lui.

Le Premier Consul avait froncé les sourcils. Une irritation visible contractait sa physionomie.

— Masséna m'écrit, en effet, de prendre garde aux émissaires de l'Empereur François, qui cherchent à savoir mes projets et doivent mettre tout en œuvre pour les contrarier. On tâche de me retarder pour que je ne puisse arriver en temps opportun au secours de l'armée enfermée dans la ville de Gênes et qui ne peut plus résister longtemps. Masséna m'assure qu'il tiendra tête de telle façon que je pourrai manœuvrer dans les plaines du Piémont et vaincre avant que de nouvelles armées puissent venir s'opposer à mon invasion, qui sera imprévue et foudroyante.

Il allait et venait avec une nervosité croissante. La jeune femme le vit jeter violemment sur la table où se trouvaient étalées des cartes, une plume d'oie dont la pointe s'écrasa.

— L'arrière garde arrive en ce moment, reprit-il. Desaix va être là dans deux heures. Le général Lannes est déjà en train de descendre dans les gorges du côté de l'Italie avec vingt mille hommes. Je ne peux donc pas arrêter la marche de l'armée pour chercher votre sœur, citoyenne. Vous, la femme d'un soldat, vous devez me comprendre.

— Oui, Général, répondit lentement la colonelle de Saint-Ange, mais je demeurerai ici afin de la chercher moi-même.

— Ce serait de la folie pure, citoyenne et vous vous exposeriez sans résultats... La victoire vous rendra celle qui vous est chère. La victoire est certaine si l'armée peut achever sa marche en quelques jours.

Une clameur l'interrompit. Les soldats couraient dans la grande cour. Ils escortaient un officier d'ordonnance du général Lannes.

— Qu'est-ce qu'il se passe-t-il ? cria Bonaparte. Faites avancer cet officier.

Le soldat était exténué. On dut l'asseoir sur un siège et le porter ainsi devant le Général en chef, qui s'écria :

— C'est le général Lannes qui t'envoie, citoyen lieutenant ?

— Oui, citoyen général... Une bataille se livre en ce moment dans le débouché du défilé. Le fort de Bard a été prévenu de notre arrivée et s'est opposé à notre avance.

— Ne peut-on prendre cet ouvrage ?

— C'est un rocher inexpugnable.

— Il faut le tourner.

— C'est impossible ! les aigles seuls peuvent se percher sur les rocs qui le dominent.

— Les aigles ! murmura Bonaparte. Oui... les aigles nous donnent l'exemple.

La colonelle de Saint-Ange le vit demeurer quelques instants songeur.

Mais le Premier Consul n'était pas d'un tempérament à demeurer longtemps indécis.

— Roustan, fit-il, mon cheval.

— Le cheval blanc du Consul était cette fois un mulet que le mameluck de service amena tout harnaché et prêt à partir.

— Qu'on réconforte cet officier, fit-il en désignant l'estafette et que mon état-major se tienne prêt à m'accompagner. Le général Victor fera sonner le rassemblement et la Garde Consulaire prendra aussitôt les armes.

Il s'appretait à partir quand un grand bruit d'ailes fit dresser toutes les têtes des soldats qui bivouaquaient dans la grande cour.

Deux aiglons, échappés sans doute d'une cage, volaient en cherchant à se percher.

Leurs ailes rognées ne leur permettaient point de prendre leur essor complètement.

L'un d'eux trouva un refuge sur une cheminée du couvent, mais son compagnon, effrayé par les acclamations et les gestes des soldats qui lançaient dans sa direction leurs grands chapeaux à deux cornes, se fatiguait à voleter follement.

Tout à coup, il s'abattit...

Un cri des soldats fit retourner la tête à Bonaparte. Le drapeau de la Garde Consulaire, étendu sur les baïonnettes des fusils formés en faisceaux, avait été choisi comme piédestal par l'oiseau.

Il s'y était abattu et avait enfoncé ses serres dans la soie tricolore. Il battait des ailes pour s'enlever sans y parvenir et formait de la sorte un oiseau héraldique qui intéressa le Premier Consul.

— Est-ce un présage? murmura à côté de lui, la voix de la colonelle de Saint-Ange.

Bonaparte tressaillit violemment. Il plongea dans les yeux de la jeune femme un regard tellement puissant et dominateur que la colonelle plia involontairement les épaules et fit, pour saluer le Consul républicain, une véritable révérence de cour.

Le Général lui adressa un sourire qui transforma instantanément son visage au profil de médaille romaine. Il savait être affable et charmeur quand il le jugeait nécessaire.

— Ayez confiance, madame, reprit-il, votre sœur vous sera rendue.

— Je vous l'affirme, ajouta une voix étrangère, j'en fais le serment sur le drapeau sur lequel s'est perché mon aiglon.

Un cri général s'éleva..

David Gorlaff, le guide du Saint-Bernard, venait d'arriver au monastère.

CHAPITRE VI

LE GUIDE DU SAINT-BERNARD

Le chasseur était très pâle. Ses vêtements en lambeaux attestaient les dures fatigues qu'il avait subies. Il avait, à ses côtés, son énorme chien qui lui léchait les mains, de temps à autre, comme pour lui manifester la joie qu'il éprouvait en le sentant vivre.

Une blessure récente saignait à son épaule, en dépit du mouchoir posé en compresse et des meurtrissures multiples apparaissaient sur ses bras et sur son visage.

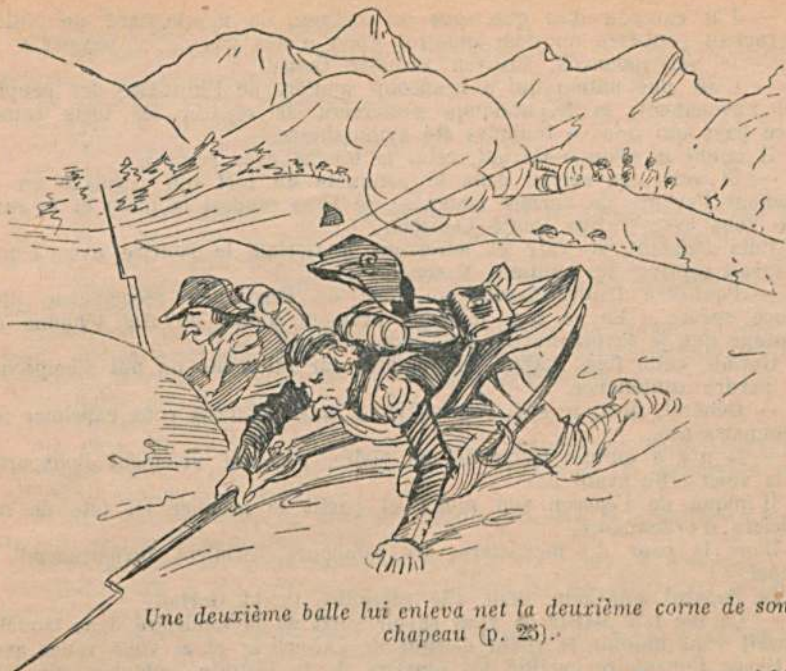
Mais il y avait dans les yeux de Gorlaff une résolution farouche que soulignait encore le pli dédaigneux de la lèvre supérieure qui souriait d'une terrible façon.

Il aperçut d'abord la colonelle de Saint-Ange et s'empressa d'aller à elle. La jeune femme lui épargna la moitié du chemin.

— David, mon ami, gémissait-elle. Clorinde, enlevée!

Gorlaff eut un signe de tête farouche.

— Je le sais, mais Tirpitz est un lâche qui me paiera cher cette infamie. Le misérable a voulu me tuer après m'avoir attirée sur les pentes de l'Aiguille verte. J'avais heureusement lu dans son jeu et je lui ai joué un tour de ma façon. Il me croit d'ailleurs au fond du précipice du glacier bleu. J'ai fait semblant d'être grièvement blessé par son coup de feu et je me suis laissé glisser dans l'abîme, tandis qu'en réalité je m'introduisais dans un trou de rocher dont je disputai la possession à deux aigles qui me laissèrent maître de la place.



Une deuxième balle lui enleva net la deuxième corne de son chapeau (p. 23).

J'ai pu entendre de la sorte les paroles que ce fanfaron autrichien prononça tout haut sur le bord du gouffre pour me servir d'oraison funèbre. Sous le roc, où je me terrais, par prudence, j'ai pu écouter les sarcasmes qu'il adressait à mon cadavre qu'il croyait à jamais enfoui dans le précipice.

Et c'est de cette façon que j'appris qu'il allait se rendre au fort de Bard pour le mettre en état de résister aux troupes françaises et pour y interner votre belle-sœur.

C'est au fort de Bard que les bandits qu'il avait chargés de vous faire prisonnières, l'une et l'autre, ont dû la conduire seule puisqu'ils n'ont pu achever complètement leur criminelle entreprise... J'ai dû attendre qu'il se soit éloigné pour sortir de l'aire dangereuse dans laquelle je m'étais réfugié et courir à ma hutte en emportant ces deux aiglons que que j'avais trouvés dans le nid d'aigle.

— Oh! proféra Mme de Saint-Ange, le misérable vous avait emmené pour vous empêcher de nous défendre. Si vous vous étiez trouvé dans votre hutte avec votre ami Samuel, Ourson et César, jamais les bandits qui nous ont assaillies n'auraient osé accomplir leur forfait.

— Forfait que le comte Tirpitz de Schafhausen paiera de sa vie, affirma David Gorlaff, car Dieu aidant, je prendrai le fort de Bard.

Bonaparte avait tout entendu. Il avait laissé parler David sans intervenir. Mais quand le chasseur de chamois et d'aiglons eut achevé de narrer ses aventures, il prononça simplement :

— Citoyen Gorlaff, j'ai besoin de vous.

Le jeune chasseur se redressa. Puis, saluant le Premier Consul avec une aisance toute militaire, il proféra d'une voix mâle :

— A vos ordres, Citoyen Général.

— Bonaparte le considéra avec intérêt.



— J'ai entendu dire que sous ce costume de montagnard du Valais se cachait peut-être un nom illustre. Vous n'êtes pas de ce pays-ci ?

— Je suis polonais, Citoyen Premier Consul.

— C'est une nation qui a beaucoup souffert de l'injustice des peuples qui l'avoisinent; la République s'efforcera de réparer les torts causés à ce pays qui nous a toujours été sympathique.

Il tendit la main à Gorlaff, celui la toucha avec respect.

— Si vous me servez dans la conquête du fort qui paralyse en ce moment l'avance de l'armée française, je vous rendrai la place et le rang que vous avez perdus comte Ladislas.

Puis baissant la voix et adressant à Gorlaff le sourire avec lequel il savait captiver les hommes, il conclut :

— Peut-être trouverez-vous au fort de Bard une récompense plus douce encore... En ce cas, je vous promets d'être un des témoins du mariage que je favoriserai de tout mon pouvoir.

Gorlaff, cette fois, malgré son empire sur lui-même ne put s'empêcher de perdre contenance.

— Général, fit-il, je suis confus, je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance...

— Il n'y a qu'une façon de me plaire, répondit vivement Bonaparte, et la voici : En avant !

Il piqua de l'épéron son mulet et partit le premier en tête de ses officiers d'ordonnance.

Dans la cour du monastère, les tambours battaient furieusement le rappel.

Le caporal Joli-Cœur était allé rejoindre David, Gorlaff.

— Ça me fait plaisir de vous savoir sorti de la fondrière dans laquelle pensait vous enfouir le vilain masque de kaiserlick, et si vous venez avec la Garde Consulaire cueillir les lauriers de la victoire, comptez sur Joli-Cœur et Aboukir dans le cas où vous seriez embarrassé... pour prendre un drapeau ou accomplir un fait d'armes. Nous sommes les favoris de Bellone et toujours prêts à rendre service à un héros dans votre genre.

Le régiment, qui parlait, empêcha Joli-Cœur de continuer son discours. On amenait, au même instant, un mulet à David Gorlaff qui réclama également un fusil et un sabre briquet.

Samuel, auquel le père Barnabé avait prodigué ses soins, s'en vint lui serrer la main.

— Tu emmènes César avec toi ? dit-il.

— Oui, mais je te demande de rester encore au monastère avec la colonelle de Saint-Ange. Je vais rendre à son ennemi tout le mal qu'il lui a fait et lui arracher celle... qu'il a eu l'audace de ravir.

— Pauvre jeune fille ! proféra plaisamment le gros colporteur, je suis convaincu qu'elle mourra de peur quand tu te présenteras à elle avec cet équipement martial. Bonne chance, toutefois, ami David.

CHAPITRE VII

LA PRISE DU FORT DE BARD

— Aboukir !

— Caporal Joli-Cœur !

— Mauvais passage !

— C'est-à-dire qu'il n'y a point de passage du tout, affirma le grenadier en mâchant avec colère le parchemin de la cartouche qu'il déchirait pour charger son fusil. Cette muraille de rochers nous a fermé sur le nez la porte de la victoire... On aurait dû mettre un écriteau avec ces mots :
On ne passe pas !

Joli-Cœur haussa les épaules.

— On ne passe pas aujourd'hui, peut-être, mais on passera sûrement demain... grenadier Aboukir.

Le grognard parut sceptique.

— Qui t'a dit cela ?

— Le... guide du Premier Consul.

— Le citoyen Gorlaïff ?

— Lui-même.

— Alors, fit Aboukir, c'est différent. Ce diable d'homme en sait long.

— Et le Premier Consul lui pince l'oreille chaque fois qu'il vient le trouver... Bon signe, cela Aboukir.

— Mais quand il est parti, il jure et prend beaucoup de prises de tabac, mauvais signe !

Joli-Cœur ne répondit pas, il venait d'ajuster un soldat en uniforme blanc qui se hasardait sur un rocher pour tâcher de surprendre un Français dans le ravin. Le coup de feu partit sans résultat.

— Raté ! jura le caporal avec dépit.

— Touché, s'écria Aboukir.

En effet, un second coup de feu venait de retentir dans le ravin et le soldat blanc s'effondrait au pied du rempart de la forteresse où il s'écrasait comme une masse.

C'est encore un coup de fusil de Gorlaïff, proclama le grenadier Aboukir. Il fait mouche chaque fois qu'il tire.

Il s'était redressé pour applaudir l'exploit du chasseur d'aiglons quand une balle siffla à ses oreilles et le fit reprendre au plus vite sa posture couchée derrière un bloc de pierre.

— Les mouches bourdonnent, fit Joli-Cœur avec un sourire de jubilation qui fendait sa bouche jusqu'à ses oreilles.

Il s'aplatit tout à coup en se faisant le plus petit possible. L'éclair d'un coup de canon venait de jaillir d'une embrasure et une volée de mitraille balayait le ravin en enfilade en semant la mort de part et d'autre.

— Ça devient grave ! grogna Joli-Cœur en contemplant une corne de son grand chapeau qui avait été sectionnée par un biscaïen.

— Fichue faction ! fit sur le même ton, Aboukir.

La fusillade continua avec les intermittences de calme et de reprises d'activité soudaines qui fatiguaient beaucoup le moral des troupes, éternuées par ce contretemps déplorable.

— Et dire que, sans cette satanée fortification, nous serions déjà en Piémont, abreuvés de vins généreux ! gémissait à chaque instant, Aboukir.

Une seconde balle qui enleva net la seconde corne de son grand chapeau indigna derechef le caporal.

— Il n'y a plus d'amour ! rugit-il, les coiffures militaires ne coûtent pas cher à ces Kaiserlicks. Ah ! si nous pouvions seulement les regarder dans le blanc des yeux ! Mais ils se cachent, ils se cachent derrière des créneaux et des *marshicoulisses*, j'appelle cela de la lâcheté, foi de Pruneau, dit Joli-Cœur !

Il fallait en effet beaucoup de sang froid pour demeurer sous le feu incessant de cet obstacle formidable qui fermait la route des plaines de Lombardie et du Piémont à l'armée venant d'accomplir le tour de force du passage du Grand Saint-Bernard.

Le comte Tirpitz avait eu le temps d'abriter la garnison du fort que Bonaparte pensait surprendre et le général Lannes qui commandait l'avant garde avait été accueilli par des volées de mitraille qui avaient décimé de telle façon les têtes de détachement qu'il lui avait fallu retrograder jusqu'au village de Saint-Rémy au milieu des neiges de la montagne.

Ce fut là que le Premier Consul le retrouva. Lannes était d'une humeur exécrable. Il voulait passer coûte que coûte sous les feux du fort.

Bonaparte le convainquit de l'inutilité de cette folie. Il fallait patienter et dominer la position tandis que les troupes, les chevaux et l'artillerie attendaient concentrées dans un immense ravin qui était caché à la vue des canons du fort de Bard.

C'était Gorlaïff qui avait donné cet avis au Premier Consul.

Le jeune homme avait assez exploré tous les coins de ce massif montagneux pour connaître les moindres sentiers et les moindres trous des falaises abruptes qui formaient de ce côté les défilés du Saint-Bernard.

Il commença par faire établir des grand-gardes au-dessus de ces murs dangereux, afin de nettoyer, en envoyant des reconnaissances, tous les ravins et les fourrés où pouvaient se cacher des partisans autrichiens ou des trainards de l'armée de Souvarow, qui eussent pu faire beaucoup de mal aux troupes françaises en roulant sur elles des rochers du haut de ces escarpements.

Puis il fit choisir des tireurs exercés qu'il installa lui-même dans des abris de pierres sèches, des pentes de roches et des niches semblables à des aires d'aiglons. Tous ces tirailleurs, munis de vivres et de cartouches devaient faire feu continuellement sur les défenseurs du fort et les empêcher de se montrer dans les cours ou sur les remparts.

Gorlaïff veillait lui-même à l'exécution stricte de cette consigne. Il avait toujours avec lui une carabine à balles forcées, comme celles dont se servent les chasseurs de chamois et, abattait impitoyablement les soldats qui se risquaient sur les murailles.

— Quel tireur ! proféra, chaque fois, le grenadier Aboukir, vous devriez avoir l'épinglette, citoyen Gorlaïff ! Ah ! quel dommage ! que le nommé Tirpitz ne se présente pas sur le rempart ! Mais il se méfie, le lâche !

Cependant, les troupes piétinaient sur place et s'énervaient à attendre. Une fureur commençait à s'emparer des canonniers qui enrageaient de ne pouvoir répondre aux boulets du fort. La situation se compliquait par l'arrivée de l'avant-garde du général Desaix, qui venait accroître la gêne des troupes, cantonnées dans un village misérable et serrées dans une gorge étroite où elles bivouaquaient dans la neige.

Lannes commença à conseiller une offensive audacieuse. La garnison du fort devait être fort réduite et très surmenée. Il lui serait impossible d'empêcher la ruée en masse de tous les corps d'armée. Le général Victor n'était pas éloigné de se ranger à cet avis. Le Premier Consul était le seul d'un avis opposé. C'était encore Gorlaïff qui lui conseillait la patience.

Gorlaïff savait attendre. Il était chasseur de chamois et d'aiglons. Il avait l'habitude de passer de longues heures à l'affût sur un roc escarpé et exposé à tous les vents des hautes cimes.

Peu à peu, il s'avancait vers son gibier sans que ce dernier l'aperçoive. Il savait se placer contre le vent de façon à ne pas alerter la bête et il rampait souvent sur les coudes et les genoux, pendant des centaines de mètres pour se dissimuler jusqu'au moment où il arrivait à bonne portée.

Ainsi, le guide du Saint-Bernard encerclait peu à peu la forteresse dans un réseau d'embûches.

Il avait découvert un observatoire au sommet d'une aiguille de roc, qui lui permettait de dominer les coins des casemates et de savoir exactement tout ce qui se passait dans les bastions.

Perché comme un aigle sur le pic aigu, il cherchait à découvrir la robe blanche de Clorinde, la jeune belle-sœur de la colonelle de Saint-Ange qu'il voulait conquérir comme le fort.

Mais le comte Tirpitz de Schaffaousen semblait deviner son émoi et gardait jalousement la jeune fille qu'il se réservait de négocier comme un otage précieux, si Bonaparte parvenait à faire capituler la forteresse.

L'espion ne soupçonnait heureusement point la présence de Gorlaïff. Il croyait le jeune homme enseveli dans la grande crevasse du glacier bleu

sur les pentes de l'Aiguille verte et il s'ingéniait simplement à retenir l'armée de Bonaparte le plus longtemps possible dans ce défilé pour permettre à l'armée autrichienne de Mélas qui venait de conquérir la place de Gênes de prendre des dispositions afin de soutenir avantageusement la lutte contre l'armée française.

Cependant Bonaparte ne demeurait point sans agir. Il avait rassemblé ses ingénieurs et faisait creuser dans le roc un chemin praticable pour y faire passer ses équipages et ses munitions sans être exposé au feu meurtrier des batteries de la forteresse. Le sentier, car c'était plutôt le nom qu'il fallait donner à ce chemin taillé dans le flanc de la falaise à coups de masses de fer, était composé de madriers, enfoncés dans le roc sur lesquels étaient posées des planches.

Ce fut sur cet échaffaudage que s'engagea une partie de l'avant-garde du Général Lannes. Les troupes y défilèrent sans bruit, les hommes prenant soin de garnir de foin ou d'étoffes leurs baïonnettes, leurs briquets et leurs fusils et de ne pas prononcer une parole pendant toute la durée du passage.

Quand plusieurs régiments eurent traversé de la sorte le défilé que commandait le fort de Bard, le général Bonaparte se sentit plus tranquille. Lannes protégerait maintenant efficacement les troupes qui encombraient le village de Saint-Hémy et l'arrière-garde de Desaix dont une partie était demeurée au couvent du Saint-Bernard. Il n'y avait plus de surprise à craindre et le siège de la forteresse pouvait continuer.

Toutefois, le temps combattait pour les armées autrichiennes.

C'est ce que Bonaparte ne cessait de dire à David Gorlaïff en l'exhortant à temporiser le moins possible.

Le chasseur d'aigles venait de découvrir une roche plate très large qui dominait le fort de cent pieds. Il pria le Premier Consul d'y établir une batterie. La difficulté paraissait insurmontable.

Mais comme le disait à qui voulait l'entendre le caporal Joli-Cœur, ce clampin là possède une volonté encore plus tenace que celle de Bonaparte. Il serait capable de conduire l'armée dans la lune si l'idée lui en prenait. Il grimpe comme un rat sur des corniches vertigineuses sans même songer au danger et vous verrez qu'il parviendra à s'introduire dans la forteresse par un sentier d'écureuil.

Aboukir était moins bavard, mais son admiration pour David se transformait en dévouement.

Le grognard s'était attaché à la personne du guide et le suivait comme une ombre. Il se contentait d'enlever ses chaussures quand le chemin était trop glissant et de marcher à quatre pattes lorsqu'il s'agissait de franchir une arête de glace vraiment trop vertigineuse.

Mais il devenait un montagnard accompli et David l'estimait beaucoup.

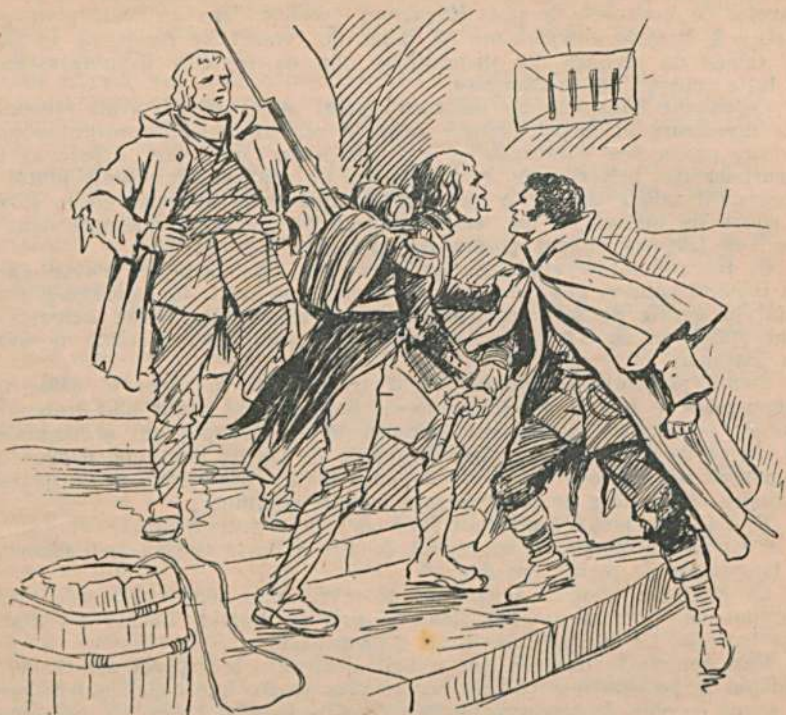
— C'est miraculeux de voir combien les soldats de Bonaparte s'adaptent à toutes les situations, disait-il quelquefois à Aboukir. Ce n'est pourtant pas en Egypte que tu as appris à gravir des montagnes.

— J'ai bien essayé une fois d'escalader une pyramide, lui avoua un jour Aboukir, parce que j'avais été poursuivi le sabre dans les reins, par trois mamelucks... mais j'ai dû interrompre mon ascension à cause d'un serpent qui s'était installé avant moi dans un trou de pierre et qui m'a forcé à redescendre.

— Et les mamelucks t'on attendu ?

— Pour me prier de les conduire à la tente du général en chef... Ils voulaient s'engager dans sa garde particulière. A telle preuve que Roustan, le mameluck est spécialement chargé, à l'heure actuelle, de la surveillance de son cheval qui est un mulet pour le quart d'heure.

Ces conversations familières n'empêchaient pas Gorlaïff et Aboukir de chercher toujours un moyen pour pénétrer dans la forteresse.



— *Pas de ça, Lisette, fit le grenadier (p. 32).*

Entre temps, ils aidaient les canonniers à hisser les pièces sur la plate-forme que le chasseur d'aigles avait découverte. Les hommes, les cordages, les mouffles et les poulies ne furent pas ménagés. David dut, plus d'une fois, faire preuve de son agilité prodigieuse pour éviter des accidents qui se seraient produits sûrement sans son habileté et son sang-froid.

Mais il veillait à tout et émerveillait Bonaparte qui le considérait comme un auxiliaire incomparable et ne manquait jamais de le suivre des yeux, avec sa lunette, quand il escaladait avec audace quelque rocher à pic.

La batterie fut bientôt installée et les pièces prêtes à couvrir de mitraille les cours intérieures du fort de Bard.

— Eh bien ! Gorlaff, fit ce jour-là le Premier Consul en pinçant l'oreille du jeune guide, es-tu content, mon ami ?

— Je serai content quand le fort sera pris, citoyen Général.

— Ouais ! s'écria Bonaparte, la gloire te chatouille-t-elle à ce point-là. Et une belle jeune fille vêtue de blanc ne serait-elle pas pour quelque chose dans cette impatience ?

Gorlaff rougit comme un enfant.

— Serais-tu timide à ce point là avec la beauté ? fit le Premier Consul en riant. Gorlaff ! j'ai envoyé tout à l'heure un parlementaire au commandant de la forteresse. Je le somme de déposer les armes et de remettre entre mes mains la sœur du colonel de Saint-Ange qu'il détient indûment comme prisonnière dans ses casemates. Sa réponse ne peut tarder.

En effet, l'officier d'ordonnance qui avait été parlementer avec le commandant du fort de Bard, revenait suivi d'un soldat portant un fanion blanc... Bonaparte, les mains derrière le dos, les jambes écartées, l'attendit dans cette pose qui lui était familière.

— Citoyen général, fit l'officier, le commandant de la forteresse refuse de capituler. Il y a auprès de lui un personnage auquel il semble obéir avec déférence qui m'a répondu que le sang de la prisonnière retomberait sur nous si nous ne levions pas le siège du fort.

— Bandit! interrompit Gorlaff, qu'il ne s'avise pas d'exécuter sa menace où je tirerai de lui une terrible vengeance.

— Tu ne sembles pas un homme à te vanter sans motif, s'écria Bonaparte et j'ai tout lieu de croire que ce tranche montagne autrichien te trouvera bientôt sur sa route d'ailleurs si des événements contraires t'empêchaient de le rejoindre, je saurais lui faire payer à la fois sa dette envers toi et celle qu'il doit à la France.

— Ah! fit Gorlaff, vous savez donc...

— Je sais que le comte Tirpitz est un des hommes qui a le plus contribué à l'assassinat des plénipotentiaires français à leur retour de Rastadt. Le général Masséna l'accuse de ce forfait dans les documents qu'il m'a fait parvenir par l'intermédiaire de la colonelle de Saint-Ange.

— Il a tout fait pour se débarrasser de moi, ajouta Gorlaff, mais ce dernier crime m'importerait fort peu s'il n'avait pas eu en son pouvoir cette pauvre enfant.

— Que nous reprendrons à ses ravisseurs avant très peu de temps, assura le Premier Consul, je viens de donner l'ordre d'ouvrir le feu...

En effet la batterie établie avec tant de peine sur le plateau de rocher qui dominait les ouvrages de la forteresse venait de se dévoiler en criblant de mitraille tous les soldats autrichiens qui erraient dans les cours ou sortaient sur les remparts. Ils ne pouvaient se montrer sans s'exposer au feu meurtrier des trois pièces d'artillerie et devaient demeurer terrés dans leurs casemates.

Bonaparte profita de la situation pour faire passer son artillerie et ses canons sous les murs de la forteresse. Il fit empailler les roues et tout ce qui pouvait faire du bruit, jusqu'aux souliers des hommes pour ne pas éveiller l'attention. A minuit, le signal du départ fut donné et, tandis que les canons, postés sur leur observatoire, couvraient de boulets les embrasures des casemates, l'artillerie et les munitions passèrent sans que la garnison pût intervenir.

Mais dès l'aube, quand les rayons du soleil éclairèrent les glacis et les cours du fort une rumeur parcourut les rangs des grenadiers qui surveillaient les assiégés.

Une jeune fille, dont la robe blanche se voyait distinctement était exposée au milieu de la grande cour du fort et attachée à un tronc d'arbre fiché en terre. Elle était de la sorte désignée pour être la première victime de la mitraille si les canons qui battaient la forteresse tiraient encore.

David Gorlaff poussa un cri de détresse, il avait reconnu Clorinde.

Ainsi, l'infâme Tirpitz mettait à exécution sa menace : le sang de la jeune fille retomberait sur ceux qui auraient la cruauté de continuer à mitrailler les défenseurs du fort.

Une colère furieuse s'empara des assaillants devant cet acte inhumain.

— J'appelle cela une indignité scélérate et une odieuse lâcheté incompatible avec l'honneur militaire, proclamait avec éclat le caporal Joli-Cœur. Se servir des personnes du sexe en guise de fortifications permanentes est une action scélérate.

Une détonation formidable interrompit ses discours, Gorlaff venait de répondre à l'action odieuse des assiégés.

Le chasseur d'aigles avait trouvé une fissure dans la falaise qui avois-

naît les citernes du fort de Bard. Il avait fait miner l'endroit par quelques sapeurs du Génie et l'explosion de la poudre venait de déterminer la perte irréparable de toute l'eau potable de la forteresse.

Une cascade soudaine avait jailli de la falaise inexpugnable, elle traversait la gorge étroite et retombait dans le ravin en formant un torrent qui allait se perdre dans la vallée située en bas du massif.

Le commandant du fort fut le premier à se rendre compte de la gravité de cette riposte des assiégeants. Il n'y avait pas de remède à cette catastrophe, le manque d'eau allait rendre intenable l'ouvrage qu'il était chargé de défendre. La capitulation s'imposait.

Mais lorsque le Premier Consul envoya chercher Gorlaff pour le féliciter, le guide demeura introuvable.

Il était parti en expédition avec Aboukir et nul ne savait son intention ni de quel côté il s'était dirigé.

— C'est encore une surprise qu'il nous réserve, déclara le caporal Joli-Cœur au tambour major Pavillon. Je n'ai pas reçu l'instruction nécessaire pour être prophète, mais nous défilions demain musique en tête en descendant la vallée que cela ne me semblerait nullement surprenant. Ce dénicheur d'aiglons est bien capable de dénicher la victoire perchée là-haut sur la roche... C'est un lapin qui deviendra général ou je ne suis qu'un imbécile.

— Evidemment! conclut simplement le tambour maître.

Et jamais Joli-Cœur ne put déterminer si cette réponse laconique était ironique ou sincère.

CHAPITRE VII

LA REVANCHE DE DAVID GORLAFF

— Doucement, Aboukir, que fais-tu ?

— J'éternue.. avoua sincèrement le grenadier. Il fait dans cette citerne une fraîcheur incompatible.

— Et dangereuse pour les maladroits qui donnent ainsi l'éveil aux factionnaires, ajouta David Gorlaff, modère tes transports ou nous risquons d'être fusillés à bout portant comme des rats dans un égout.

— Dans un égout ? maugréa Aboukir. Ce serait une mort au champ d'honneur bien regrettable...

— Silence commanda le chasseur d'aigles, j'entends des pas...

Tous deux se dissimulaient dans un trou que l'humidité avait tapissé de plantes visqueuses et dans lequel un gros rat se hérissa et mordit en sentant sur son échine la main du grenadier Aboukir.

— Mille z'yeux, jura le grognard en assommant l'être immonde.

— Tais-toi... ordonna Gorlaff, j'écoute.

Aboukir ne répliqua point et tendit l'oreille à son tour.

— Se rendre! clamait une voix irritée, y songez-vous, Commandant ? Il faut tenir jusqu'au bout.

— Nul n'est tenu à l'impossible. L'armée française a trouvé le moyen de dominer le fort. Elle nous tient sous son feu et nos citernes sont vides.

— Mais la pondrière est pleine et c'est un argument qui a son prix. Si le fort saute, ses ruines peuvent barrer longtemps le passage au Premier Consul et j'aurai le temps de convaincre le général Mélas de venir à marche forcée engager la lutte dans les meilleures conditions possibles.

Le commandant demeurait perplexe.

— Vous ne voulez pas dire qu'il soit nécessaire que je m'enterre avec ma garnison et mes blessés sous les décombres de la forteresse ?

— Non. Mais vous pouvez capituler, laisser les troupes françaises dans l'ouvrage et attendre qu'elles l'aient occupé pour agir.

— Qui mettra le feu.

— Moi.

— Vous !

— Oui. Une mèche assez longue me permettra de me mettre à l'abri dans la montagne. Je sortirai par la brèche causée par l'explosion des citernes.

— Bien proféra le commandant, mais il y a aussi la jeune fille que vous avez fait exposer dans les remparts.

— Laissez-la où elle se trouve. Les Français la délivreront eux-mêmes... s'ils en ont le temps...

— Bandit ! exhala avec une rage contenu David Gorlaff. Il savait l'allemand et n'avait pas perdu un seul mot de cette conversation qu'il traduisit à Aboukir.

Le grenadier ne répondit qu'en dégainant son briquet dont il essaya le fil sur son pouce. Il vérifia également l'amorce des deux pistolets d'arçon qu'il portait à sa ceinture.

Et maintenant, en avant ! fit-il.

Le jeune homme dut modérer son ardeur. La garnison du fort se rassemblait dans les cours. Un drapeau blanc avait été hissé à la place du pavillon national et le feu des canons et de la mousquetterie avait cessé de part et d'autre.

Gorlaff et Aboukir, rampant sur les mains et sur les genoux, étaient parvenus à se hisser à l'entrée des citernes. Une chaîne de fer leur avait permis de grimper sur la margelle du puits d'où l'on tirait l'eau potable, puis ils s'étaient jetés, l'un et l'autre à plat ventre, et étaient parvenus à se blottir derrière des fascines sur les remparts.

Ils apercevaient de loin la robe blanche de Clorinde, toujours exposée sur le glacis, au tir des canons français.

Gorlaff brûlait de l'envie de courir la délivrer, mais c'eût été risquer trop gros jeu, mieux valait encore patienter.

Mais il siffla de la même façon qu'il employait pour appeler son chien César.

La jeune fille tressaillit et releva sa tête blonde. Gorlaff réitéra son appel.

Cette fois, Clorinde dut soupçonner la présence du jeune chasseur car elle s'efforça de regarder du côté d'où venait le son.

Mais les troupes françaises commençaient à envahir le fort et Gorlaff ainsi qu'Aboukir profitèrent du tumulte qu'elles produisaient pour disparaître.

Pendant ce temps, le comte Tirpitz de Schaffaousen se préparait à exécuter son projet sinistre. La vue des uniformes de la Garde Consulaire l'avait fait fuir. Il craignait les représailles justifiées, par son agression contre la colonelle de Saint-Ange.

Mais sa rancune contre elle n'était pas encore épuisée et il espérait bien la désespérer en faisant périr sous les débris du fort de Bard sa jeune belle-sœur Clorinde.

Il s'était donc dirigé vers les casemates qui contenaient les poudres de la forteresse.

Une seule mèche très longue avait été préparée par ses soins, il avait calculé qu'elle lui permettrait de gagner la montagne en passant par la brèche formée par l'éventration des citernes et qu'il assisterait de loin à l'explosion.

— Il descendit lentement l'escalier de pierre qui conduisait dans le souterrain. Il écoutait.

Dans le fort, les soldats français commençaient à pénétrer, Tirpitz attendit encore.

Il voulait ensevelir une notable partie des vainqueurs sous les rocs et les pierres de la forteresse.

Cette idée démoniaque le faisait déjà sourire. Il chercha sur le sol la mèche et s'étonna de ne plus la trouver.

Mais comme il se relevait, une voix railleuse l'interpella :

— Qui vive! Avancez à l'ordre et vivement! Citoyen scélérat.

Tirpitz recula d'un pas, la pointe du sabre briquet du grenadier Aboukir venait d'effleurer sa poitrine.

Doucement, donc, l'aristocrate! reprit le grenadier. Ne vous en allez donc pas si vite, il y a un particulier qui voudrait vous dire, entre quatre z'yeux, ce qu'il pense de vous.

Tirpitz eut une exclamation furieuse :

— Gorlaff! lui.

— Moi! fit farouchement le chasseur d'aigles. Je vous attendais, monsieur le comte.

— Mossieu le ci-devant, ajouta le grenadier Aboukir.

Gorlaff, les bras croisés semblable à une apparition vengeresse, vit l'espion pâlir et chanceler comme s'il allait défaillir.

— Je ne suis pas un spectre, bandit! continua le guide du Saint-Bernard. Je suis vivant, bien vivant pour t'empêcher de faire le mal que tu voulais faire... J'ai été patient, n'est-ce pas? J'ai voulu attendre mon heure. Elle vient de sonner et ce sera la dernière de ton existence.

Il avait un pied sur la mèche que Tirpitz ne pouvait plus allumer.

Mais le comte s'était ressaisi et levait un pistolet.

— Pas de ça Lisette, fit le grenadier Aboukir.

Prestement, il enleva l'arme des mains du comte en disant :

— Un coup de feu dans une poudrière, tu veux donc nous faire coucher dans les étoiles.

L'espion regarda Gorlaff qui n'avait pas fait un mouvement.

Seulement, il tenait dans sa main droite, par la pointe, une lame aiguë et lourde, dont le fer étincelait à la lueur de la lanterne pendue à la muraille.

— Tire ton épée, fit-il, un aristocrate ne se bat point d'autre façon. Je suis beau joueur, comte Tirpitz!

L'espion eut un regard rapide autour de lui. Ils étaient environnés de tonneaux de poudre et allaient se battre sur un volcan.

Ce duel sans merci dans une poudrière était sinistre.

Alors, la rage de se voir battu par l'homme dont il croyait avoir triomphé acheva de faire perdre toute prudence à l'espion de l'Autriche.

Il dégaina et voulut, d'un coup de pointe, crever la lanterne pour la faire rouler au milieu des poudres...

Mais il s'écroula sur le sol, le lourd couteau de chasse du chasseur d'aigles avait sifflé dans l'espace et s'était enfoncé de toute la longueur de sa lame dans sa poitrine.

.....
Quelques semaines plus tard, Montebello et Marengo inscrivait leurs noms dans les plis des drapeaux de l'Armée d'Italie, les Autrichiens étaient battus et le Guide du Saint-Bernard devenu capitaine de hussard et aide de camp de Bonaparte, épousait Clorinde de Saint-Ange.

FIN

POUR PARAÎTRE JEUDI PROCHAIN :

Le mousse de Christophe Colomb

par J. EL MACHO

L'HISTOIRE VÉCUE

Tous les grands hommes, tous les grands faits
du passé

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

60 Cent.
=

L'OUVRAGE COMPLET

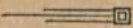
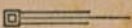
Il paraît un ouvrage tous les Jeudis

Déjà parus :

- N° 1. — LE GRENADIER D'AUSTERLITZ.
- N° 2. — UNE AVENTURE DE D'ARTAGNAN.
- N° 3. — LE VOLONTAIRE DE VALMY.
- N° 4. — JEAN BART, LE CORSAIRE.
- N° 5. — LE GUIDE DE BONAPARTE.

Pour paraître Jeudi prochain :

- N° 6. — LE MOUSSE DE CHRISTOPHE COLOMB.

—  **EN VENTE PARTOUT**  —

F. ROUFF, Éditeur, 8, b^d de Vaugirard, PARIS (15^e)